III-ème année, N-os 4-6. Avril-juin 1926.

REVUE HISTORIQUE

DU

SUD-EST EUROPÉEN

(Continuation du „Bulletin de l'Institut pour l'étude de l'Europe sud-orientale")

PUBLICATION TRIMESTRIELLE

dirigée par

N. IORGA,

Professeur à l'Université de Bucarest, Agréé à la Sorbonne, Correspondant de l'Institut de France.



— BUCAREST —
LIBRAIRIE PAVEL SURU
73, Calea Victoriei.

— PARIS —
LIBRAIRIE J. GAMBER
7, Rue Danton.

SECRÉTAIRE DE RÉDACTION:

C. MARINESCU
Professeur à l'Université de Cluj.

SOMMAIRE: ARTICLES. — *N. Iorga:* Charles XII à Bender (conference donnée à Upsal). — L'art préhistorique du Sud-Est de l'Europe et la Suède (idées exprimées dans une conférence a Upsal). — La société roumaine du XIX-e siècle dans le théâtre roumain: I. Premiers essais de théâtre roumain. — *J. C. Filitti:* Une lettre du prince de Serbie au prince de Valachie en 1844.

COMPTE-RENDUS sur: G. Balș, Th. Capidan, J. P. Oliveira Martins, Vasil I. Zlatarski, André Grabar, Jean Lahovary, Friedrich Müller Langenthal, Heinz Brandsch, K. Schullerus, Constantin Kirițescu, Dr. Alois Hajek, N. Iorga.

NOTICES.

Imprimerie „Datina Românească"
Vălenii-de-Munte

REVUE HISTORIQUE DU SUD-EST EUROPÉEN

PUBLIÉE PAR N. IORGA, PROFESSEUR À L'UNIVERSITÉ DE BUCAREST

III-E ANNÉE, N-OS 4-6. AVRIL-JUIN 1926.

Charles XII à Bender

— Conférence donnée à Upsal. —

I.

Il y a une partie de l'épopée douloureuse de Charles XII à Bender qui n'a pas été assez éclaircie, malgré le grand nombre de travaux qui lui ont été consacrés et par lesquels presque tous les détails ont été méthodiquement fixés. Ce sont ses rapports avec le monde tout spécial dans lequel l'avait transporté sa défaite et son espoir de revanche, sa tenace décision de regagner par une victoire en Pologne sur le roi Auguste, qu'il méprisait, sinon une nouvelle supériorité sur le vainqueur de Poultava, au moins un libre chemin d'honneur vers sa patrie lointaine.

L'opinion courante est celle que l'héroïque roi de Suède s'est butté contre un monde archaïque et ridicule, contre une Asie barbare, une vieille tyrannïe funambulesque, à laquelle il ne put pas imposer le prestige de sa personnalité géniale et qui finit par le brusquer de la façon la plus brutale, de sorte que lui-même au départ, en 1716, en aurait rapporté, indigné, les mauvaises impressions.

Or, la vérité est autre.

Je le prouverai par l'examen attentif des sources orientales, d'Aphendouli et surtout d'Amira, le plus important, qui, comme interprète pour les langues orientales dans le camp suédois, avait aussi bien la connaissance des actes écrits que le sens exact de leur valeur et qui eut à subir même l'emprisonnement à cause de sa fidélité à ce maître extraordinaire [1]. Mais, avant d'entreprendre cette analyse, fixons un parallèle.

[1] Voy. notre édition dans les *Studii și Documente*, de Bucarest, IX, et dans les publications de la Société pour l'histoire de Suède.

Charles XII n'est pas seulement un héros donnant une interprétation de wiking à la légende d'Alexandre-le-Grand; il n'est pas seulement un grand général et un inlassable chercheur d'aventures ne devant s'arrêter qu'aux limites de son ambition, qui s'est avérée illimitée; il n'est pas seulement une autre forme que celle de Pierre-le-Grand pour l'occidentalisation de la Russie encore tatare: il est un médiateur entre l'Occident et l'Orient.

Alors, rappelons-nous un autre contact, tout aussi plein de conflits, inexplicable pour les contemporains et pour tous ceux qui ensuite, jusqu'aujourd'hui, en ont partagé et en partagent les préjugés, entre ces deux mondes d'une tradition si nettement différente et à certaines époques inconciliable.

A la fin du XI-e siècle, les croisés arrivent à Constantinople. Fiers de leur bravoure, incontestable, de leur élan, admirable, de leur esprit d'entreprise, qui devait être fécond, ils croient avoir devant eux un monde dégénéré, corrompu, lâche, dont l'étiquette, qu'ils ne comprennent pas, recouvrirait une totale incapacité de se défendre. C'est pourquoi ils refusent cet hommage qu'Alexis Comnène, qui est un guerrier et qui se considère comme maître légal des territoires envahis par la croisade, en dehors de sa qualité de maître de l'οἰκουμένη, réclame absolument de la part de ces hôtes qui se croient invités, mais ne le sont pas, car Byzance n'emploie pas des alliés, mais bien de simples soudoyers comme les Varègues et les Normands. Tel petit chevalier prend possession même du siège impérial et, lorsqu'on veut l'en déloger, il déclare hautement que dans son pays à lui, où il y a une chapelle de carrefour pour attendre les défis, chacun occupe la seule place qu'il peut défendre de ses propres bras. Et de cette impossibilité totale de s'entendre entre le pays de la légitimité traditionnelle et entre celui de l'individualisme innovateur résulte cette mauvaise inteligence qui, si elle ne se rencontre pas dans les lettres d'un Étienne de Blois, colore à l'égard de Byzance presque toutes les chroniques des croisés.

La même chose arriva en 1709-1713, quand l'appétit de choses toujours nouvelles, l'ardeur bouillante du Suédois se trouva devant les accoutumances, invariables d'un règne à l'autre, d'un siècle à un autre siècle, de cette Turquie, qui est de fait un Empire, fût-il même ottoman, une continuation, présidée par les Musulmans, de Byzance, de la Rome d'Orient elle-même.

II.

Charles XII veut se chercher en pays turc, non pas un abri, un nid de fainéantise, pas même une place de repos entre deux guerres, sur ce sol ottoman qu'ils considère uniquement comme point de départ, avec des moyens militaires renouvelés, d'une offensive prochaine contre les Moscovites. C'est le sens de son passage, qui sera annoncé seulement plus tard, contre l'étiquette, violée plus d'une fois, mais jamais sans conséquences, par les Occidentaux, au Sultan qui est cependant bien le maître du pays.

Comme si ce pays de barbares était un large espace ouvert, Charles passe le Dniester, avertissant seulement, d'une certaine façon, le Pacha d'Otschacov ou d'Ozou, gardien du Dniéper. Or celui-ci n'a guère le droit de prendre une décision s'il ne veut pas perdre sa tête; il faut qu'il s'adresse à un chef hiérarchique qui est Youssouf, Pacha de Bender, lequel à son tour devrait en faire le rapport au Grand-Vizir.

On pense bien que quelqu'un pressé et échauffé comme le roi Charles ne pouvait pas attendre cette décision lointaine. Il envoie un corps pour se sacrifier en retenant ceux qui le poursuivent, passe le Dniester et arrive sur le domaine du Pacha de Bender.

Quel était l'état politique de ce pays où il arrivait et qui n'est devenu qu'un siècle après, pour les Russes envahisseurs, une Bessarabie, grâce à l'emploi abusif d'une dénomination géographique qui ne s'appliquait qu'au Sud, qu'à la bande danubienne et maritime du territoire jadis entièrement moldave entre le Dniester et le Pruth?

Dans la vraie Bessarabie, depuis environ 1600 des villages tatars alternent avec les anciens établissements roumains où vivent des paysans libres, dans des conditions matérielles qui ne se distinguent guère de celles d'aujourd'hui. Sur les Nogaïs laids et grossiers, s'étendait l'autorité du lieutenant du Khan ou plutôt de ses différents lieutenants, l'„empereur" de la „Horde" ne paraissant que rarement, comme ce fut le cas en 1711, dans sa résidence bessarabienne de Căuşani (Kaouchan), où vivaient dans les faubourgs des Roumains dont la petite église sans tour et sans clocher porte encore ses fresques du XVIII-e siècle et présente comme

chef cuprême de ces communautés chrétiennes l'évêque des „raïas" turques, résidant à Brăila.

Les cités fortifiées abritaient des garnisons turques, le Khan n'ayant pas le droit de s'y mêler: il y avait donc des janissaires à Ismaïl, le Smil moldave, à Chilia-Kili et à Akkerman, qui a été jadis et est redevenue la Cetatea Albă, la „cité blanche" des Roumains. De même Bender, avec tout un district autour d'elle, la vieille Tighinea, cette conquête réalisée sur la Moldavie par Soliman le Magnifique en 1538, était sous les ordres du seul Pacha. Tout le Nord de la Bessarabie, plus de la moitié, était soumis au prince de Moldavie, résidant à Jassy. C'était à cette époque Nicolas Maurocordato, fils du savant drogman de la Porte, Alexandre, l'„Exaporite", et lui-même possesseur d'une splendide bibliothèque très enviée par les missionnaires archéologiques du roi de France en Orient, et auteur d'un „De officiis" grec que les Français ont pensé traduire un moment. En 1710, pour préparer la guerre contre le Tzar, il fut remplacé par l'historien Démétrius Cantemir, esprit beaucoup plus vaste, qui finit par passer aux Moscovites, dont il croyait l'avènement en Orient très prochain. Mais l'ancien serviteur fidèle, personnage de la meilleure société, écrivant, comme ancien drogman, et parlant le latin et probablement aussi le français, revint après la révolte de Cantemir et le provisorat d'un frère de connaissances plus modestes, Jean Maurocordato.

III.

Ayant une fois passé la frontière, Charles XII était pour les Turcs un „mossafir", un hôte. Dans cette qualité il avait le droit au gîte et à l'entretien. Youssouf lui envoya une tente jusqu'à ce que des Moldaves réquisitionnés lui eussent bâti la maison à haut toit d'écailles de bois, à sveltes colonettes qui est connue par le dessin linéaire, très exact, d'un voyageur contemporain. En même temps on lui assignait le *taïn*. Et, à savoir, aussi bien en provisions envoyées par Maurocordato, qui, en gentilhomme, en tchélébi grec, supporta cette large contribution sans se plaindre, qu'en bourses, demandées directement à la Porte et envoyées, avec plus ou moins de retard, par la même.

L'attitude des chefs voisins du monde musulman ne laissa rien à désirer. Le Pacha demanda audience à l'hôte de son maître.

Le Khan, appelé à la Porte pour une consultation sur les propositions du roi, faites par le moyen d'un envoyé spécial, accueilli comme ambassadeur d'une Puissance étrangère, aussitôt qu'il eût présenté ses lettres de crédit, dut se borner à envoyer son fils pour présenter les hommages dûs. Aussitôt après ces discussions à Constantinople, Charles XII reçut les cadeaux de rigueur, et ils furent assez importants: vingt-cinq chevaux et 10.000 sequins d'or de la part du Sultan, cinq chevaux de celle du Vizir.

On n'avait jamais reçu jusque là un souverain, la reine de Géorgie, chassée par Koulikhan, ne devant venir qu'un peu plus tard à Constantinople. L'étiquette traditionnelle, vieille de presque quatre siècles, ne prévoyait rien pour ce cas. Dès le commencement, pour ce motif aussi, il y eut de l'incertitude, de la gêne, Mais, du côté des Turcs, on faisait de son mieux.

Du côté du roi, il avait l'impression, cet Alexandre, de se trouver devant quelque monarchie orientale, encore neutre, qui devait le soutenir contre le Darius de Moscou.

Et il se trompait. Car cette Turquie d'Achmed III se trouvait en plein procès d'européanisation. Déjà sous Louis XIV il y avait eu un envoyé ottoman à Versailles et la pompe dont on avait entouré ce personnage insolite et ses allures à lui, expliquées par un marchand et un voyageur aussi expérimenté que d'Arvieux, donnèrent à Molière l'idée du *mamamouchi* dans le *Bourgeois gentilhomme*. Or, il n'y avait de „mamamouchis" que dans la comédie française. En 1721 Tchélébi Méhémed, haut dignitaire de l'Empire, devait paraître à Paris pour des cérémonies dont la description fut publiée aussitôt, l'ambassadeur s'empressant de donner des notes sur la ville des Sultans; son fils, Saïd, parlant le français avec aisance et grand amateur, malgré les inconvénients, des belles dames à Paris, sera directeur de la première imprimerie impériale à Stamboul[1]. Des kiosques dans le style de Versailles orneront bientôt les rives du Bosphore.

Charles avait déjà pris des informations sur les affaires turques et la façon dont on appréciait à Constantinople ses grands

---

[1] C'est probablement le même que ce Saïd Méhémed qui fut envoyé vers la même date en Suède et dont les notes de voyage ont été publiées par M. Kolmadin („Saïd Mehmed Efendi's berättelse om sin beskickning till Sverige, år 1733"; dans le „Karolinska Förbundets Aersbok", 1920, p. 256 et suiv.).

coups d'épée lorsqu'un envoyé ottoman était allé le chercher à Thorn[1]. Il savait que les Turcs admirent sa bravoure incomparable, sa ténacité à poursuivre les projets les plus hardis; il connaissait le désir qu'avait le Grand-Vizir Ali de Tschorlou d'attaquer les Russes. Il avait demandé déjà qu'un corps turc aille la chercher à Kamieniec de Podolie sur le Dniester[2]. Il se voyait, non pas comme un réfugié, mais comme un roi allié, venu avec son armée, avec ce qui lui en restait pour entreprendre l'oeuvre assurée de la revanche contre le Tzar.

Abdourahman d'Otschhakov avait été puni pour s'être fait payer le passage du Boug et avoir pris quelques prisonniers suédois. On lui avait retiré son commandement, où fut envoyé un Pacha d'Ada-Kaleh ou de la Nouvelle Orşova, îlot sur le Danube, et Youssouf avait dû l'enfermer à Bender[3]. Il avait fallu que Charles s'interpose pour le faire grâcier. Ceci aurait donné de l'espoir, car le roi ne pouvait pas savoir quelle est la vie que menait le plus pacifique des Sultans, couché sur son sofa pour lire les livres qu'il prenait dans la bibliothèque choisie près de lui et ne trouvant du plaisir qu'à offrir à ses femmes ces fantastiques expositions de tulipes éclairées par les rayons de mille lampes cachées entre leurs pétales[4]. Cependant, lorsque le Vizir crut devoir refuser à Neigebaur des prisonniers suédois se trouvant chez l'ambassadeur du Tzar, une grande victoire fut obtenue; pour ce motif, au moins pour ce motif aussi, Ali fut destitué et son successeur, un membre de la glorieuse famille des Keuprilis, Nouman, était tout disposé à favoriser la revanche suédoise, donnant à Charles XII l'impression qu'il pourrait être le chef de l'expédition. Le roi accepta alors les chevaux qu'il s'était obstiné à refuser comme lui venant d'un ennemi.

Nouman fut trouvé incapable, mais le Baltadschi Mohammed, qui le remplaça, avait la même mission guerrière. Charles demandait déjà 30.000 Albanais et autres troupes orientales. Il était question de les réunir au Vizir et au Khan, et, d'après une étiquette qui était aussi celle de l'Occident, on pensait à le faire

[1] Achmed Réfik, traduit par Zettersteen, dans „Le monde oriental", année 1922, p. 11 et suiv. Cét Yerkokülu Méhémed était un natif de Giurgiu en Valachie.

[2] *Ibid.*, p. 12.

[3] L'ordre du Sultan *ibid.*, pp. 16-17.

[4] Voy. nos *Voyageurs français en Orient*, chapitre III.

entrer par une porte alors que l'autre se serait ouverte pour le représentant du Sultan et le séraskier.

IV.

On sait bien de que façon finit la guerre contre le Tzar. Pierre arriva trop tard sur le Danube et ne put pas se réunir avec ses alliés secrets, valaques et slaves. Le prince de Moldavie, son allié, n'avait pas les provisions qu'il avait promises (du reste ou ne fait pas la récolte en juin dans ce pays). Le Vizir fut plus actif que les généraux allemands du Moscovite. L'armée russe fut cernée par la cavalerie tatare; l'artillerie ne put pas la sauver. Il n'y eut probablement pas de corruption. Le bon „fendeur de bois" qu'était le généralissime turc crut de son devoir d'accepter l'aman du vaincu, sa demande de grâce.

Charles, accourant sur la place, prêt à combattre, mais sans son armée, car le concert qu'il attendait ne s'était pas produit, ne déchira pas la belle robe du naïf musulman dont il ne pouvait pas comprendre la pensée. Il se trouva devant un fait accompli, mais s'en vengea. Encore un Vizir sera sacrifié à ses rancunes.

Dës avant ce changement le taïn avait été rétabli. Des lettres de Bender demandèrent au Sultan un nouveau subside de 1.200 bourses; le roi eut seulement 10.000 piastres. On les lui donnait pour les dépenses de son voyage de retour, mais il ne les acceptait pas ainsi. Son seul projet était celui de la marche armée par la Pologne, et les Turcs étaient empêchés de la permettre par une paix solennellement jurée.

Youssouf de Bender était maintenant gardien des sceaux de l'Empire. Mais le Khan, le Moufti, l'Aga des filles, le grand écuyer ou Imrohor étaaient contre cet hôte prétentieux et coûteux. On insistera désormais, avec énergie, bien qu'avec politesse, pour son départ.

Un moment vint où on put croire que le Tzar ne remplira pas ses promesses et que la guerre reprendra. Charles espéra donc pouvoir obtenir ce concours militaire jusqu'à Lwow-Lemberg qui

---

[1] Deux lettres du Sultan, *ibid.*, p. 46 et suiv. (seulement la date de 19 juillet 1711 est impossible. De même la défense d'aller à Constantinople pour les Suédois, pp. 50-51). Elles ont été données après que Youssouf eût été remplacé à Bender par Mohammed.

lui avait été déjà solennellement promis[1]. Mais la paix fut reconfirmée. Remplir ses conditions était sans doute un devoir pour le Sultan lettré et pacifique.

Il ajouta, en avril 1712, quelques lignes de lui pour convaincre son ami de la nécessité de quitter un pays où les prescriptions du Coran ne permettent pas aux étrangers de se fixer à domicile[1]. Il était question encore du passage par la Pologne que le roi n'entendait pas entreprendre sur la base d'un traité conclu avec une autre Puissance et sous la couverture d'un corps turc qui avait tout l'air d'une escorte. Ne pouvant pas refuser nettement et attendant, certainement, des nouvelles de son pays qui lui annonceraient des changements dans la politique générale de l'Europe, il faisait la seule chose possible dans son malheur dont il se cachait à lui-même l'étendue: il tergiversait.

Alors, se rendant compte que le vainqueur de Narva n'ira pas se livrer aux dragons du roi Auguste, le Sultan prit une autre décision. Amira, initié dans tous les secrets de la chancellerie, assure qu'on offrit à son maître de le mener à Salonique pour pouvoir prendre ensuite, par mer, le chemin de cette France qui était son alliée. Il n'est pas impossible que la suggestion fût venue de la part de l'ambassadeur de France à Constantinople. Or, une lettre de Sultan, datée 30 décembre 1712, contient cette indication même de faire conduire dans la citadelle de Salonique son hôte récalcitrant!

C'est dans ce but que fut donné un hatichérif formel, connu depuis longtemps[2]. Il fut apporté, du reste, en grande solennité, par le Grand Imrohor lui-même, qui ne quittait Constantinople que pour les missions les plus délicates envers des personnages d'une importance exceptionnelle. Un ordre comme celui-là devait être exécuté à tout prix.

Cependant il y eut des hésitations. Peut-être l'ordre est-il faux... Un cadi dut le porter donc au milieu des soldats. Même après cela, si les Tatars étaient avides de la proie du camp, les janissaires, un ordre d'élite jadis, conservant même dans sa décadence son caractère chevaleresque, refusèrent de marcher. Ils offrirent au roi de l'accompagner honorablement, exigeant que leur loyauté soit reconnue. La réponse fut péremptoire et dure. Alors, blessés dans leur orgueil, ils livrèrent la bataille. Cent cinquante

[1] *Ibid.*, p. 66 et suiv. Cf. p. 54.

Turcs périrent; le nombre des Suédois blessés atteignit seulement la dixième partie.

Lorsque, sanglant, enveloppé dans ses couvertures, muet, comme pétrifié, Charles se laissa emporter, les Turcs ne considérèrent pas le départ, si longtemps désiré, de la „tête de fer" comme une humiliante expulsion, ni comme une brèche faite à leurs devoirs d'hospitalité, une offense au „mossafir" sacré. Kalabalyk — le terme, adopté par les Suédois, est bien turc et contemporain — signifie seulement déménagement, un peu bruyant et anarchique.

Les correspondances seules des ambassadeurs auprès de la Porte pourraient expliquer pourquoi le bizarre et douloureux cortège, blessant pour le respect dont nous sommes redevables à l'héroïsme, s'arrêta à Démotika-Démirtach. Mais, lorsque le malade volontaire, l'isolé, se refusant aux accueils solennels et demandant seulement cette satisfaction qui lui fut accordée par la destitution de tous les facteurs de l'incident de Bender, Grand-Vizir, Moufti, Pacha du Dniester, prit le chemin de l'Allemagne pour se rendre chez lui, il proclama sa reconnaissance à l'égard de ses „amis" et hôtes et reçut en échange les missives impériales les plus courtoises.

A la fin même de ce dramatique séjour, l'Occident se séparait de l'Ouest, cette fois encore sans s'être compris.

N. Iorga.

L'art préhistorique du Sud-Est de l'Europe et la Suède[1]

Les premières fouilles préhistoriques en Roumanie appartiennent plutôt à l'ancien royaume. En Bessarabie on a trouvé, par un simple hasard, très peu de chose; rien dans la Bucovine autrichienne. En Transylvanie ce qui a été découvert du côté de Braşov-Kronstadt est dû uniquement au zèle d'un habitant saxon de cette ville qui n'est pas un savant, et c'est exclusivement lui qui a fourni au Musée de sa nation les pièces intéressantes qu'il

[1] Idées exprimées dans une conférence à Upsal.

a décrites dans des publications périodiques hongroises et allemandes.

En Moldavie, le professeur Grégoire Buţureanu s'est le prémier intéressé au riche dépôt de Cucuteni, près de Jassy, comprenant les restes de plusieurs habitats. Georges Diamandy avait entrepris l'étude scientifique des vases déposés à l'Université de cette ville. Une partie de la collection a été prise à titre de prêt par M. Hubert Schmidt, qui l'a, depuis longtemps, transportée à Berlin. Je me rappelle avoir vu une autre collection, plus modeste, tirée de la région de Neamţ, sous la montagne. Sur la base de ces pièces à été écrite la solide thèse de doctorat, munie d'une riche bibliographie, de M. Andrieşescu, actuellement conservateur de la partie préhistorique du Musée de Bucarest.

En Dobrogea, où ont été trouvées aussi de nombreuses traces de la vie roumaine populaire, les eaux des pluies ont trop lavé le granit qui forme le fond du terrain pour qu'on eût pu faire de découvertes préhistoriques.

En Valachie, M. Andrieşescu fait travailler depuis des années, avec profit. Après avoir mis en lumière le riche terrain olténien du district de Romanaţi (à côté, dans celui de Dolj, d'autres fouilles ont été entreprises), il a employé ses élèves à chercher dans la plaine valaque et jusque dans les îlots des lacs dont est parsemées la parte méridionale de cette contrée.

On a trouvé partout, à l'encontre de la théorie qui considérait la montagne et la bande subalpine connue contenant seules les plus anciennes populations, des documents d'une population énéolithique surtout: armes, vases, restes d'habitations, d'aliments (du blé brûlé), descendant jusqu'à l'époque de Hallstatt, avec ses armes et ses ustensiles de bronze (un beau dépôt a été trouvé près de Ploieşti, dans le voisinage immédiat de Vălenii-de-Munte, à Drajna).

Ces „préhistoriques" avaient une religion. Nombreux sont en effet les idoles en pierre, représentant surtout des divinités,—ou plutôt une seule.

La préhistoire, créée par des géologues et des archéologues, n'aime pas donner des noms historiques à ceux dont elle découvre les ossements ou les outils. Parfois, il serait bien difficile, en effet, de le faire. Quel nom donnerait-on, par exemple, aux grands sculpteurs et peintres d'instinct qui ont orné les cavernes

du Sud-Ouest français et de la Catalogne voisine? Il n'en est pas ainsi pour les plus anciens habitants des régions aux traces archéologiques qui ont occupé, même des siècles avant la première inscription, non seulement les Carpathes jusqu'en Ucraine et en Galicie, jusque chez les Slovaques, avec des prolongements en Bohème même, mais le Danube, sur ses deux rives, toute la péninsule des Balcans, certaines des Iles de l'Archipel et l'Asie Mineure.

Sauf la partie de la Moldavie qui se rattache à la steppe des Scythes, Iraniens seulement dans leur classe dominante, sur tout ce territoire il y a une des plus nombreuses et des plus fortes races de l'antiquité: les Thraces, proches parents des Illyres, habitant sur les deux rives de l'Adriatique. On connaît leur religion par Hérodote. C'est leur art que celui que les fouilles ont révélé.

Un art abstrait et froid, géométrique et stylisé. Il a envahi la Grèce, si riche sous l'influence de la civilisation crétoise, d'une variété infinie, et lui a doné les schèmes des vases de Dipyle; il a réfrigéré dans l'art clasique un élan plus libre. Il donna sur les ornements des vêtements hittites des lignes du même caractère.

Or, cet art n'est pas mort. Sur tout ce territoire il est perpétué par des populations de langue différente, mais en grande partie du même sang: Roumains, Russes occidentaux, Serbes Bulgares, Albanais, Grecs.

On le voit tissé dans les tabliers, uniques ou doubles, complets ou se terminant en fils détachés, cousu dans les chemises, sculpté dans le bois et même dans le métal: en Galicie.

Il est possible de le voir en Suède même, dans les maisons et aux fêtes des paysans (costume féminin, tapis) ou dans les admirables collections du Musée du Nord.

On a depuis longtemps observé cette similitude, qui est parfois une identité. En Suède ou l'a mise sur le compte des emprunts directs faits à l'Orient d'Asie Mineure, à une époque plus ancienne. En Roumanie des dilettants se sont arrêtés surpris sans pouvoir risquer une explication.

Je n'ai pas la prétention d'enseigner aux Suédois, nos maîtres en fait de préhistoire, quelque chose de leur passé. Je ne dirai pas qu'on peut tirer des conclusions du fait que le nom des Goths se trouve dans le Sud du royaume. Il est certain que la plupart des Suédois sont de race aborigène.

Je n'admets pas la nouvelle théorie d'un Diculescu, qui, sur la base de quelques fibules trouvées par hasard et qui pouvaient bien être d'emprunt, fait des Roumains les descendants des Gèpides du V-e et VI-e siècle.

Mais je ne peux pas oublier qu'au IV-ème siècle les Huns en pleine ébullition ont trouvé sur le Dniéper, sur le Dniester et jusqu'au Danube l'empire goth s'étendant au Nord jusque vers la Baltique, que les Visigoths et Ostrogoths accueilis par la Rome orientale n'étaient que de faibles bandes, pouvant former au plus des armées pour Alaric et Théodoric, que, si les Goths tétraxites sont restés en Crimée, où les survivants de la race ont été constatés au XVI-e siècle, d'autres ont pu être rejetés par les Touraniens dans la direction opposée.

Constater ceci ne signifie pas diminuer les droits de la Suède comme créatrice d'art populaire, mais c'est rapprocher des pays qui ont, contre le même danger, une indépendance nationale à maintenir et la vieille civilisation européenne à défendre.

N. Iorga.

Une lettre du Prince de Serbie au prince de Valachie en 1844.

Prince [1],

Mr Stojan Simitch [2], actuellement Président du Sénat, après son retour de Bucarest, m'a remis la lettre que Votre Altesse Sérénissime m'a fait l'honneur de m'écrire en date du 23 mai dernier. Il m'a rendu compte en même temps de l'accueil bienveillant que Votre Altesse lui a daigné faire.

J'ai été très charmé d'apprendre, Prince, que le choix que j'avais fait dans la personne de Mr. Simitch pour remplir une mission auprès de Vous avait obtenu Votre approbation, et que vous avez daigné prêter Votre attention bienveillante aux paroles que Mr. Simiitch était chargé de Vous dire ma part. Mr. Simitch m'a dit tout ce que Votre Altesse a répondu aux propositions qu'il a eu l'honneur de Lui faire en mon nom, et j'ai été

[1] C'était Georges Bibesco.
[2] V. Filitti, *Domniile române sub Regulamentul organic*, Bucureşti 1915, pp. 204, 206, 346.

extrêmement touché de l'empressement avec lequel Elle a donné une solution à toutes les questions qui Lui étaient soumises. Cette disposition excellente de Votre Altesse Sérénissime facilitera beaucoup le maintien des bonnes relations entre les deux Principautés et la décision à l'avantage des deux pays de toutes les questions qui puissent donner lieu à quelque mésintelligence fâcheuse. Je suis persuadé, Prince, par ce que Mr. Simitch m'a dit de la part de Votre Altesse, que ces questions seront résolues de manière à servir très utilement le commerce des deux pays et à consolider cette heureuse harmonie qui existe depuis longtemps entre nos gouvernements.

Mr. Simitch m'a dit que Vous approuvez, Prince, le désir de mon gouvernement au sujet de l'abolition de la Quarantaine Valaque envers les habitants de la Serbie, toutes les fois que l'état de la santé publique le permettra. Mais, comme les quarantaines valaques sont soúmises à la surveillance de la Cour protectrice, Votre Altesse n'y peut rien faire sans le consentement de cette Cour. Nous avons des assurances, Prince, que la Cour protectrice n'est pas non plus opposée à ce désir du gouvernement serbe. Elle y met seulement la condition que tous les voyageurs serbes passant par les quarantaines valaques fussent tenus de justifier d'un certificat délivré par le Consulat Général de Russie et constatant que le voyageur vient réellement de la Serbie et qu'il y ait passé au moins les derniers quatorze jours. On voit par conséquent que la Cour protectrice reconnaît la bonne tenue des institutions sanitaires de la Serbie, qu'Elle consent à permettre aux Serbes d'aller en Valachie sans y être soumis à une quarantaine, mais qu'Elle craint seulement les abus. Il s'agit donc de prévenir les abus. Mais on doit reconnaître tout d'abord que la mesure de précaution dont la Cour protectrice paraît disposée à se servir est tout-à-fait superflue et qu'elle ne répond point au but proposé. Le consulat impérial ne pourra jamais savoir mieux que les autorités serbes si un homme est vraiment de la Serbie et s'il y est resté quatorze jours. Son certificat ne serait donc point nécessaire et tout ce qu'on devrait demander, c'est le certificat de l'autorité locale. Le certificat du Consulat ne pourrait être considéré que comme une légalisation mise sur la déclaration de l'autorité compétente du pays; mais peut-on admettre la nécessité de cette légalisation? peut-on contester la

bonne foi des autorités publiques de ce pays? et, si on allait jusqu'à mettre en doute la bonne foi de nos autorités et à dire que l'obligation de présenter ces certificats au Consulat de Russie empêcherait l'émission de faux témoignages, est-ce qu'en suivant le même ordre d'idées on ne devrait pas arriver à cette conclusion que les autorités de ce pays seraient d'autant plus empêchées d'accorder de faux certificats, qu'elles sauraient que leurs actes sont délivrés pour un pays étranger où elles ne seraient pas moins compromises que devant le Consulat Impérial si elles suivaient une marche aussi coupable? Au reste, cette mesure serait tout-à-fait contraire au but proposé. L'on abolit les quarantaines pour rendre les voyages plus faciles et moins chers; mais, en adoptant la mesure en question, en obligeant les voyageurs de venir d'abord à Belgrade pour se munir du certificat consulaire et d'aller ensuite en Valachie, loin d'atteindre le résultat désirable, on exposerait les voyageurs à perdre beaucoup plus de temps et à faire beaucoup plus de dépenses que s'ils se soumettaient à subir la quarantaine. Et, puisqu'il en est ainsi, je ne puis pas croire que la Cour protectrice s'opposerait à l'adoption d'autres mesures plus propres à faciliter le cours du commerce et les relations réciproques des deux pays, si on lui démontrait seulement toute la justesse de ces réflexions. Ainsi, Prince, persuadé que je suis de Votre bonté et de Votre amitié sincère, je m'adresse en pleine confiance à Votre Altesse Sérénissime en La priant de ne pas épargner ce qui dépend d'Elle pour obtenir sur cette matière un résultat que les intérêts de nos pays réclament avec tant d'instance et dont les avantages Votre Altesse est mieux que personne en état d'apprécier.

J'ai appris avec beaucoup de plaisir que Vous consentez, Prince, à l'union des postes aux lettres de nos deux pays. Mon gouvernement aura soin de placer à l'endroit convenu un officier de poste qui sache la langue valaque, afin qu'il pût mieux s'acquitter de ses devoirs.

Quant à la translation du bac d'Izvor, Mr. Simitch m'a expliqué les raisons pour lesquelles Vous trouvez mieux de placer ce bac entre Izvor-Fromossi et Barzo-Palanka que du côté de Radouiévatz. Je vois les avantages qui en résulteraient pour la facilité des communications et je m'empresse, Prince, de consentir à Votre proposition. Je prie seulement Votre Altesse de

faire avertir mon gouvernement lorsqu'Elle aura donné les ordres nécessaires à cet effet, afin que de mon côté je sache ordonner au Ministère des Finances d'agir en conséquence.

Mr. Simitch m'a expliqué en détail ce que Votre Altesse avait bien voulu lui dire au sujet de l'Agence Serbe à Bucarest. Vous consentez, Prince, que l'Agence Serbe puisse avoir des relations officielles avec toutes les autorités valaques et qu'elle puisse agir en faveur des Serbes auprès de tous les pouvoirs, qu'elle puisse même présenter leurs plaintes à Votre Altesse Sérénissime; Vous faites seulement des objections contre ce qu'elle voulait que tous les Serbes appelés à comparaître devant la justice n'y fussent traduits que par son intermédiaire et interrogés autrement qu'en présence d'un de ses employés. Prenant en considération que Votre Altesse reconnait à l'Agence le droit d'agir par la voie politique en faveur des Serbes auprès de toutes les autorités valaques, je consens, Prince, que les relations de notre Agence à Bucarest fussent réglées sur ces bases.

A l'égard des Serbes qui restent en Valachie pour vaquer à leurs affaires particulières, Mr. Simitch m'a dit que vous consentez, Prince, à les faire jouir des mêmes droits que ceux dont jouiraient les Valaques dans cette Principauté. Votre Altesse Sérénissime permet d'accorder aux Serbes une année et en cas de besoin une année et demie pour s'occuper de leurs affaires en Valachie sans y être assujettis à aucun genre d'impôt; mais, ce terme une fois expiré et les Serbes continuant de résider en Valachie, Votre Altesse croit juste de les soumettre alors au paiement de l'impôt établi pour les indigènes, suivant la classe qu'ils choisiraient eux-mêmes, en respectant toutefois leur qualité de Serbes et en les laissant jouir de la protection du passeport et de l'Agence serbe. Je reconnais, Prince, la justesse de ce principe et, en adoptant complètement le système de réciprocité, je suis prêt à conclure sur cette base une convention avec Votre Altesse Sérénissime. Quant aux réfugiés d'un pays ou de l'autre, l'extradition desquels n'était jusqu'à présent réglée par aucun acte, j'ai appris de Mr. Simitch que l'opinion de Votre Altesse à ce sujet consistait en cela: 1) les réfugiés coupables d'avoir commis un crime ou d'avoir déserté le service militaire, doivent être rendus à la réclamation de l'autorité compétente, aussitôt après avoir été saisis; 2) un terme doit être fixé pour

l'extradition des réfugiés qui s'adonnent à la fuite dans l'espoir de se soustraire au paiement de leurs dettes; durant cet espace de temps on les rendra immédiatement à la réclamation de l'autorité compétente, mais après l'expiration du terme convenu, si on ne les déjà demandés, on ne sera plus tenu de les rendre et on les juge par les tribunaux des endroits où ils se trouvaient établis; 3) les réfugiés qui abandonnent leur patrie sans autre motif que dans l'espoir de trouver ailleurs une existence plus heureuse ne devront point être rendus.

J'admets complètement l'opinion de Votre Altesse au sujet des réfugiés de la première et troisiéme classe, quant à ceux de la seconde, je demanderai à Votre Altesse la permission de Lui dire que je ne crois pas bon de fixer un terme à leur extradition. Car, en agissant de la sorte, on donnerait aux réfugiés la facilité d'éluder le but du législateur. Un individu pourrait se soustraire facilement à toutes les recherches pendant la durée du terme convenu et, ce terme une fois expiré, il serait hors de toute crainte et délivré de l'obligation d'aller remplir ses engagements là où il les avaient contractés ; je pense qu'il est du devoir de la justice d'employer toutes les mesures possibles pour contraindre tout le monde à respecter ses engagements et à les remplir dans toute leur plénitude. La seule manière de prévenir les fraudes des gens malintentionnés et les conséquences fâcheuses qui en résultent c'est de poser en principe que toujours et dans tous les temps les réfugiés débiteurs seront renvoyés à l'endroit où ils ont contracté des engagements, sauf à recouuvrer leur liberté entière après avoir satisfait à leurs obligations ou, s'ils avaient abandonné perfidement leurs familles, après avoir pourvu à leur entretien. Ainsi, Prince, je serais d'avis de conclure une convention à cet égard sur les bases suivantes: 1) Tous les réfugiés accusés d'avoir commis un crime et d'avoir pris la fuite pour échapper à la punition de la loi (excepté, toutefois, les réfugiés politiques) seront renvoyés immediatement à la réclamation de l'autorité compétente; 2) La même extradition se pratiquera envers les réfugiés militaires; 3) les réfugiés débiteurs et ceux qui abandonnent perfidement leurs familles seront aussi renvoyés à leur autorité compétente; 4) les individus qui quittent leur patrie pour aller chercher ailleurs une existence meilleure et plus heureuse seront seuls exempts de l'extradition.

Voilà, Prince, les questions que je désire voir réglées d'un commun accord avec Votre Altesse Sérénissime. L'abolition de la quarantaine, l'union des postes aux lettres des deux Principautés et la translation du bac d'Izvor entre Barzo-Palanka et Izvor-Fromossi, ce sont des choses qui seront accomplies aussitôt que Votre Altesse voudra bien donner les ordres nécessaires à cet effet. Pour y contribuer de mon côté, je n'attends que la réponse de Votre Altesse. Les trois autres questions et notamment celle de l'Agence Serbe à Bucarest, celle des Serbes résidant en Valachie et celle des réfugiés de différentes classes, doivent être objets d'une convention formelle entre les deux Principautés. J'ai l'honneur de prier Votre Altesse de vouloir bien choisir l'endroit et la manière convenable pour procéder à la conclusion de cette convention.

En attendant la réponse de Votre Altesse et l'arrivée du moment où je pourrai opposer ma signature à une convention qui servira de règle aux relations futures des deux pays voisins, je m'empresse de vous prier, Prince, d'agréer la nouvelle expression de la considération particulière que je ne cesserai jamais d'avoir pour Votre Altesse, illustre personne, et l'assurance de mon amitié sincère et toute fraternelle.

Alexandre Karageorgevitch.

Ce 8/20 septembre 1844,
Topola.

Cette lettre se trouve aux Archives du Ministère des Affaires Étrangères de Roumanie, dossier numéroté autrefois 12/43-45 et aujourd'hui 277.

Je ne sache pas que la convention désirée par le prince de Serbie ait été conclue.

J. C. Filitti.

Une autre série de lettres échangées entre les princes de Valachie et de Serbie, dont les rapports se maintinrent toujours excellents, parfois même intimes, à été donnée d'après les originaux conservés dans les archives de la famille Ştirbei, dans le premier volume de ma **Corespondenţa lui Ştirbei-Vodă.**

Nous y renvoyons le lecteur.

N. I.

La société roumaine du XIX-e siècle dans le théâtre roumain.

I.

Premiers essais de théâtre roumain

I.

Je crois que, pour reconnaître ce qu'une âme nationale subit au moment des grandes transformations, beaucoup plus plausible et beaucoup plus utile que de s'adresser aux menus faits de chaque jour est la méthode de chercher dans la littérature.

Le théâtre est une façon de littérature; ce n'est pas de la littérature courante, mais, tout de même, il doit avoir ses attaches avec la littérature comprise d'une façon plus vaste.

Or, une littérature, dans sa forme usée, dans celle qu'on ne lit plus, car elle n'est plus de mode et n'a pas d'utilité pour le lecteur, reste comme un document de pensée.

Ce qui est plus important dans la vie des sociétés humaines, ce n'est pas le changement de ministères, très fréquents, ni les projets financiers, qui apparaissent et disparaissent, ni les évènements diplomatiques, plus ou moins importants, ni même les phénomènes militaires, malgré leur importance notoire; non, ce qui est plus important et ce qui est primordial dans les sociétés humaines, c'est autre chose: les changements d'attitude, ce qui se passe dans la profondeur morale de l'être humain.

Alors, il faut fouiller dans la littérature, sans faire aucune distinction entre ceux qui ont plus de talent et ceux qui en ont moins, et on ne sait jamais quels sont ceux qui sont d'un côté et quels sont ceux qui sont de l'autre: en tous cas, des protestations surgissent aussitôt qu'on veut tracer une ligne de démarcation. Il faut s'adresser donc à la littérature, sans préoccupation de distinguer les plus importants et ceux dont l'importance est discutable, pour trouver les notes caractéristiques des transformations qui fixent, pour une nation, une autre époque dans son développement.

J'ai essayé de le faire avec les conteurs réalistes[1] et je crois

[1] *Conteurs réalistes en Roumanie*, Paris 1925.

avoir atteint quelque résultat. J'essaierai le même travail pour le théâtre du XIX-e siècle.

Le théâtre commence au XIX-e siècle.

Il montre la façon dont s'est transformée une société qui n'est pas orientale. On se trompe bien en croyant que les sociétés danubiennes, et surtout cette société de la rive gauche qui est la société roumaine, sont des sociétés orientales. Il y a quelque chose d'oriental, mais il faut définir cette notion d'orientalisme, qui peut être comprise de façons très différentes.

Avant tout, c'est une société traditionnelle, une société solidement fixée dans une tradition plusieurs fois centenaire. Cette société traverse une crise; elle en sort tout autre lorsqu'elle s'oriente vers l'Occident. Il y a rupture avec la tradition dans un moment tragique. On gagne quelque chose par les idées nouvelles qu'on s'assimile, par des sentiments qui étaient jusqu'alors étrangers à cette société. On avance, si on veut, sur la grande ligne du progrès, mais, en même temps, en perdant le fond traditionnel, il y a aussi un déficit. Car la tradition, on ne peut jamais la tuer: elle se cache pour survivre, et il y a un moment où on s'adresse à elle, très heureux de pouvoir le faire même dans les sociétés les plus révolutionnaires, qui sont habituées le plus à vivre d'une façon abstraite, et qui, après avoir posé un principe, croient pouvoir se sauver par ce seul principe hautement proclamé.

Même dans ces sociétés, il y a un moment où cette pauvre tradition écartée, méprisée, déchirée, qu'on aurait voulu détruire, dont on aurait voulu faire disparaître même le souvenir apparaît comme d'utilité nationale, de grande utilité humaine et morale, et on recourt à elle.

Je vais chercher dans le théâtre roumain les deux actes de ce drame, imitation et création, et je crois que ce que je chercherai dans la littérature roumaine peut être découvert, les circonstances étant semblables, dans d'autres littératures voisines. Je ne prends pas le sujet roumain comme le seul qui puisse montrer ces changements moraux; je le prends parce que, le connaissant mieux, il peut me servir d'une façon plus expressive, en me donnant, en même temps, des informations plus exactes pour un changement qui s'est passé dans beaucoup de sociétés. On pour-

rait poursuivre cette étude en la transportant dans d'autres milieux politiques et nationaux.

Une question peut se poser dès le début: Si un conteur est toujours caractéristique, si, quelle que soit sa valeur comme écrivain, il ne peut pas manquer de donner des informations sur ces changements dont je m'occupe, est-ce que le théâtre se trouve dans la même situation? Le théâtre est-il aussi expressif que la narration, la narration sous la forme brève d'une nouvelle, sous la forme plus étendue d'un roman?

C'est, en effet, un problème, mais il faut penser à ce fait qu'il n'y a pas qu'une seule façon de théâtre. Il y a un théâtre de pure présentation, un théâtre qui ne pose aucun problème, qui ne s'occupe d'aucune crise, qui n'a aucune intention de donner une direction dans les difficultés qu'une société subit. Dans ce théâtre, manifestement, on ne trouvera rien. Il y a ce théâtre de pure distraction et qui emprunte l'intrigue, parfois à un autre: ce qui est intéressant, à côté de cette intrigue, ce sont quelques éléments du dialogue, qui, en fait de comédie, peut être plus ou moins plaisant, qui, en fait de tragédie, peut plus ou moins émouvoir l'âme humaine.

Dans ces comédies et dans ces drames d'emprunt, employant une langue conventionnelle, quel que fût le talent de l'auteur, il n'y a pas d'éléments caractéristiques à rechercher. On pourrait dire même que ces éléments caractéristiques ne pourraient pas être découverts dans une autre catégorie de pièces de théâtre, dans celles dont les sujets n'appartiennent ni à la nation, ni à l'époque, n'appartiennent donc ni au milieu social, ni au moment chronologique de la société au milieu de laquelle surgit l'oeuvre. Lorsqu'on a affaire à un sujet qui se transmet d'une société à une autre et d'une littérature à une autre, on se dit souvent que, puisqu'il s'agit, par exemple, de héros grecs ou de héros romains, ou d'évènements appartenant à l'histoire générale, ou de thèmes très usités chez toutes les nations, cette façon de théâtre ne peut contenir rien de caractéristique. C'est une confusion qu'on fait très souvent, en fait de critique littéraire, quand on rejette comme n'appartenant pas à une société ce qui ne lui appartient pas comme sujet. Ce qui intéresse cependant ce n'est pas la fable. La fable peut être prise

n'importe où. Voici un exemple: La littérature magyare du XIX-e siècle est très nationale en fait de sujets. On a cherché dans une histoire très mouvementée, pleine de drames, de tragédies déchirantes, et on a eu recours à ces grandes figures historiques, à ces évènements notoires de l'histoire nationale. On pourrait prendre pour exemple deux cas: la tragédie magyare célèbre de „Bankban" et la „Tragédie de l'homme".

Dans la première il y a un héros magyare du moyen-âge, qui a joué un rôle comme représentant du courant national dans la lutte contre un certain envahissement venant de l'Occident germanique. Dans la seconde, par Madách, le sujet est étroitement apparenté au Faust de Goethe. Et, cependant, dans la façon dont se présente Bankban, dans celle dont la tragédie personnifiant l'humanité apparaît dans l'oeuvre du maître magyar, il y a, en dépit du caractère général, universel du sujet, l'âme magyare elle-même. Et une comparaison extrêmement intéressante serait: de mettre en regard le Faust germanique avec l'oeuvre du poète magyar.

De même on n'a qu'à comparer le théâtre français du XVII-e et du XVIII-e siècles, qui se choisit des sujets antiques, avec le théâtre italien d'Alfieri, au commencement du XIX-e siècle.

Dans Alfieri, il y a toute l'âme italienne. Dès ce moment, on peut dire que l'idée de la renaissance, de la résurrection morale de l'Italie existe. Cette idée, une fois formée, est transmise au milieu de la nation italienne avant tout par ce théâtre d'Alfieri. Ici même j'aurai l'occasion de montrer aussi les grands services que ce théâtre d'Alfieri a rendus en même temps à une nation vivant à côté des Roumains, participant à la même vie politique et sociale, à la nation hellénique. A ce moment, à Bucarest, il n'y avait pas de théâtre roumain. Alors que les Grecs représentaient une phase plus avancée de développement intellectuel, ayant une bourgeoisie que les Roumains n'avaient pas,— les Roumains ayant une noblesse, mais qui leur servait beaucoup moins que la riche bourgeoisie grecque ayant des relations avec toutes les nations de l'Occident, —alors, une nation qui ne pouvait pas s'exprimer d'elle-même, n'étant pas arrivée à l'heure où son âme pouvait passer dans la littérature et inspirer, dominer son théâtre, cette nation s'est adressée à une autre et elle a pris la forme théâtrale, si je peux m'exprimer

de cette façon, de l'idéal italien, qui se développait presque dans les mêmes conditions.

II.

Après avoir essayé d'élucider les limites dans lesquelles le théâtre peut être considéré comme un document des grands changements moraux qui interviennent au commencement de cette époque contemporaine, je dois, avant de m'adresser au premier document du théâtre roumain de cette époque, expliquer une lacune de plusieurs siècles.

Cette absence de théâtre jusque vers 1830 ou 1840 peut être constatée, non-seulement chez les Roumains, mais chez toutes les nations du Sud-Est européen, chez toutes ces nations qui, appartenant géographiquement à l'Orient, appartiennent moralement à leurs traditions et, à un certain moment, doivent abandonner les nécessités de leur assiette géographique et les souvenirs de cette tradition plusieurs fois centenaire pour se diriger du côté de l'Occident.

Pourquoi n'y a-t-il pas eu chez les Roumains, de même que chez les Slaves de la péninsule des Balcans, de même que chez les Grecs, de théâtre avant cette date approximative de 1833 ou 1840?

Je crois que, très souvent, on n'observe pas une chose: c'est que les réalités historiques et les réalités littéraires aussi cherchent à être découvertes. C'est-à-dire qu'on chercherait vainement leur nom: ce nom n'existe pas; on chercherait vainement leur définition habituelle: cette définition manque, mais, cependant, la chose existe: sous un autre nom, dans d'autres circonstances, capable d'une autre définition.

L'Orient a eu sans doute son théâtre, et ce théâtre est très ancien. Quelques mots d'explication pourront servir, non seulement pour ce cas particulier de la littérature roumaine, mais pour quelque chose de beaucoup plus vaste et de beaucoup plus important, pour tout cet Orient qui vient de Byzance. Parce que, au fond, sous toutes ces civilisations, avec des traditions locales, avec des différences de race, il y a cette très ancienne transmission de Byzance.

Il faut penser d'abord que jamais une société n'a été plus avide de spectacles de théâtre que cette société qui n'en a pas

eu un. Pensons à Byzance aux moments les plus brillants de cet Empire de la Rome orientale qui appartenait en même temps à la littérature grecque et à la pensée chrétienne orthodoxe. Il n'était pas besoin d'avoir des auteurs dramatiques, au moins ce qu'on peut nommer ainsi au moyen-âge, même en Occident: les auteurs des mystères.

Mais, sans avoir ces mystères, sans présenter les figures de la Bible et de l'Evangile, sans faire marcher et parler les saints sur les tréteaux de l'Église, l'Église elle-même, par ses cérémonies, par ses cérémonies de beaucoup plus riches, de beaucoup plus brillantes que celles de l'Occident, a représenté, pour cette société byzantine, avide de pompes, avide de solennité, le théâtre.

Celle de l'Occident a un caractère plutôt populaire et romain: romain comme attitude et comme discipline, populaire par la participation des masses au service divin, par la possibilité, au moins, de cette participation. Parce que, si l'Église française au l'Église italienne n'ont pas cette participation, il faut penser à ce qu'est le catholicisme en Pologne, par exemple.

La nationalité y a été, pendant longtemps, représentée par la religion. Et, lorsqu'on voit ces villageois qui arrivent du fond de leurs campagnes avec leurs bannières de la Vierge, chantant des hymnes, lorsque les processions se développent,—elles le faisaient aussi à l'époque russe, malgré les interdictions d'un monde officiel qui désirait faire disparaître tout souvenir de l'indépendance nationale polonaise, — ces processions autour desquelles il y a l'unanimité morale d'une nation entière, lorsque, au moment des grandes cérémonies de l'Église, le public prend part à l'action sacrée et l'élan des hymnes est tellement fort qu'à un certain moment on voit les cierges trembler sous la poussée de ces voix de prière, on peut se rendre compte combien est forte l'Église catholique, au moins dans certaines régions qui ont conservé beaucoup plus le caractère du moyen-âge. Dans ces régions le catholicisme ne s'est pas autant figé que dans d'autres pays, où Rome, la discipline romaine n'a pas vaincu la spontanéité populaire. Et combien ce catholicisme se distingue du grand apparat religieux de l'Église d'Orient, où, dans le cadre d'une splendeur extraordinaire, avec des mystères qui attirent et retiennent la curiosité, avec la sonorité des

anciens hymnes et, parfois même, avec l'emploi d'une langue populaire qui permet de faire participer les masses, il y a moins de vitalité.

Or, c'est là le grand théâtre.

L'église, jusqu'à la petite église de village, est, en même temps, un musée, une école de bonne langue, et la place où il y a le théâtre pour tous. Mais un théâtre qui ne varie pas d'une année à l'autre, qui demeure dans les mêmes formes, puisque l'Orient reste immobile. Il fixe une fois de quoi remplir les cadres qu'il s'est choisis, et, ensuite, il n'est plus sujet aux changements.

L'Orient actuel, tout pénétré d'occidentalisme, est tout autre chose; mais je parle de l'Orient caractéristique. Et dans l'Église grecque de ce moment, à Saint Georges du Phanar, par exemple, le service religieux est fait absolument de la même façon qu'à l'époque de Justinien. Si Justinien revivait et s'il assistait au service fait dans cette église grecque soumise à la domination turque, il reconnaîtrait, dans une forme humiliée, appauvrie, persécutée, ce qui se passait jadis sous les grandioses voûtes de Sainte Sophie.

Mais, à côté de ce théâtre religieux, religieux dans ses cérémonies traditionnelles, il y a eu, dans l'Église grecque, — je pense que chez les Roumains aussi, mais à Byzance sans aucun doute —, des mystères. Et en voici deux preuves, dont l'une a été présentée tout récemment au Congrès de byzantinologie de Bucarest, par un Français qui a une profonde connaissance des choses de Byzance, M. L. Bréhier.

M. Bréhier a observé que certaines miniatures ne sont pas des oeuvres d'imagination, qu'elles correspondent à des réalités. On voit bien que le peintre a reproduit des choses qui se passaient dans l'église: le mouvement qu'on y observe, le profond réalisme dont elles sont imprégnées, la nouveauté et la variété de ces représentations correspondent à des cérémonies qui se passaient dans l'enceinte sacrée.

Nous n'avons aujourd'hui aucun mystère grec correspondant aux mystères français, aux mystères occidentaux en général, du moyen-âge, mais ces mystères ont certainement existé.

Parmi les voyageurs français en Orient, du XV-e au XIX-e

siècle, il y en a un qui a visité Constantinople vers 1430 et qui dit formellement qu'il a assisté à une représentation de mystère: celui des jeunes gens condamnés à la fournaise. Le renseignement se trouve dans Bertrandon de la Broquière, et, si on le met à côté de la preuve fournie par les miniatures, on a un double document du fait qu'il y a eu, en Orient, des mystères.

Mais, à côté de ce théâtre, il y en avait aussi d'autres, bien que cette nouvelle forme du théâtre en Orient n'ait, je m'empresse de le dire, aucune attache avec le développement du genre au XIX-e siècle.

Remarquons que, par-dessus les emprunts, les changements qui dérivent de la connaissance d'une autre littérature, par-dessus la mode, il y a, toujours, une certaine adaptation de la société au théâtre. On peut improviser une littérature de récits, on ne peut pas improviser un théâtre; il faut que la nécessité théâtrale, dont je parlais peu auparavant, existe dans la société. On peut lui donner, plus tard, un autre spectacle; on peut faire sortir le théâtre de l'église, du cimetière, de ce cadre religieux du moyen-âge; on peut le transporter dans un domaine profane; on peut introduire une littérature que les anciens auteurs de pièces de théâtre au caractère religieux ignoraient et qu'on n'était pas capable de comprendre, mais cette nécessité théâtrale, une fois existant dans les âmes, peut susciter d'autres formes, ou bien elle soutiendra les formes qui viennent d'elles-mêmes et qui demandent, néanmoins, ce besoin d'âme dans le public.

Or, dans ce monde oriental, à l'occasion des grandes fêtes d'hiver, fête de la Nouvelle An, fête de l'Épiphanie, il y a une façon de participation populaire aux représentations théâtrales, qui conservent, néanmoins, un caractère dominant religieux.

Dès la veille de Noël, des enfants et même des garçons d'un certain âge traversent tous les villages et même les villes du Sud-Est de l'Europe,— et je crois qu'en Russie c'est la même chose—chantant certaines chansons et représentant la recherche du Christ par Hérode d'une façon naïve et très primitive quant à la technique, avec une grande étoile qu'on projette devant les assistants, ceux qui participent à cette procession et à ces choeurs étant vêtus d'une façon très vulgaire, qui prétend

rendre l'habillement des contemporains de la naissance du Christ: il y a Hérode lui-même, revêtu de pourpre, portant une couronne de papier doré, avec une épée de fer-blanc soutenue par une simple courroie. Toute une tentative simple et pauvre, absolument rurale et populaire, de rendre le drame, destiné à sauver l'Humanité, de la naissance du Christ. Et de très anciens textes se transmettent.

Maintenant, dans cette espèce de mystère populaire, on a des choses qui viennent de l'Occident. Il n'y a pas de doute. Lorsque paraît Melchior et ses deux compagnons, ce Melchior n'est pas d'origine byzantine: il vient du monde germanique, à une époque qu'on ne peut pas définir et par un canal de transmission qui reste à découvrir.

Mais, à côté de ce qui a pu venir du milieu germanique, il y a la très ancienne tradition de l'Orient qui cherche à donner un caractère théâtral aux grandes fêtes. Lorsque, aussi, le vendredi de la semaine sainte, puis le jour de Pâques, le public participe à la solennité, lorsqu'il entoure l'église, lorsqu'il en sort et envahit la place publique, s'il n'y a pas d'autres manifestations profanes, on sent, en quelque sorte, la nécessité de mettre l'Église d'accord avec ce besoin de distraction de la société elle-même.

III.

Il ne faut pas oublier une autre forme du théâtre en Orient, qui est d'une autre origine que Byzance, à savoir: d'origine asiatique, venant par les Turcs, forme qui a beaucoup dégénéré et qui est méprisée à juste titre à cause de cette dégénérescence.

C'est le théâtre de karagueuz. Karagueuz c'est le comédien des Turcs, qui a toujours la riposte, une riposte ordinairement triviale. Il n'est pas seul, car il fait partie de tout un théâtre de marionnettes orientales qui, pendant mon enfance, traversait encore les villes de Roumanie. On y entendait le cri de celui qui annonçait la représentation, et on voyait, dans l'obscurité, briller la petite caisse éclairée de quelques cierges, dans laquelle il y avait les poupées, le vieillard, la vieille femme et quelques autres types que maniait le présentateur du théâtre de karagueuz. Théâtre d'une indécence extraordinaire, sauf pour la société turque elle-même.

Il ne faut pas oublier non plus les grands spectacles profanes de Constantinople. Lorsque quelque évènement important y arrivait, des cérémonies très brillantes se déroulaient devant un public musulman et chrétien qui demandait, à l'époque turque comme à l'époque romaine, les *circenses*.

Car cette société ne voulait pas seulement être nourrie de bon pain, de bon riz, de bonne viande de mouton; elle réclamait, en même temps, de grands spectacles. Et les chroniques à partir de l'époque où la société ottomane devient riche et brillante, où l'esprit impérial passe à travers ce monde jadis si naïf et si primitif, doivent relater ce que la société ottomane a pu admirer de grandes représentations populaires où, probablement, le texte du théâtre n'existait pas. Des assauts de place forte, de grands combats; et, la place forte une fois conquise, elle brûlait avec grand renfort de feux d'artifice; on voyait s'échapper des animaux, parmi lesquels les chrétiens étaient représentés par des porcs: un hommage qu'on rendait aux ambassadeurs invités à assister à la représentation.

En même temps, il y avait le grand spectacle des acrobattes, des pehlivans. On ne peut pas prendre un récit de voyage, à partir du XVI-e siècle, sans rencontrer sans cesse les grands exploits accomplis par les lutteurs. Ils apparaissent dans le voyage de Nicolas de Nicolaï, fait à la moitié du XVI-e siècle, dans les notes de François Pavie, baron de Fourquevaulx.

Lorsqu'il y avait une noce à la Cour moldave, lorsqu'on célébrait un évènement extraordinaire, ceci ne pouvait pas se passer sans la participation du pehlivan muet, venu de l'Inde ou de telle autre région lointaine[1].

IV.

Après avoir montré qu'il n'y a pas eu, dans le Sud-Est de l'Europe, donc en Roumanie aussi, de théâtre profane parlé, et après avoir démontré que l'absence du dialogue ne suppose pas aussi l'absence d'une tendance théâtrale, d'un désir de théâtre dans la société elle-même, il me reste à dire quelques mots sur la façon dont, avant le théâtre caractéristique où on peut reconnaître la société contemporaine, le théâtre occiden-

[1] Voyez, par exemple, les pehlivans du riche prince Constantin Brâncoveanu dans son registre (nos *Studii și documente*, V, p. 371). — Voy. nos *Voyageurs en Orient*, dans la „Revue des cours et conférences“, année 1926.

tal non adapté, non caractéristique, théâtre de par emprunt, appartenant, comme sujet et comme façon de traiter, aux maîtres imités, se présente en Roumanie.

D'abord, il faut tenir compte du fait que, à Bucarest et à Jassy, les deux capitales roumaines, il n'y avait pas les Roumains seuls. A côté des indigènes, qui possédaient une vie politique, jamais interrompue, les princes ayant pu être nommés à Constantinople et destitués à Constantinople d'une façon abusive, contre la tradition et contre les droits garantis aux deux Principautés, mais la vie politique de ces deux Principautés n'a pas appartenu à l'Empire ottoman, il y avait les Grecs, dénués d'État sauf la grande personnalité religieuse et en même temps nationale du patriarche. Et on peut dire que la société grecque, la grécité, a vécu pendant des siècles par cette organisation que les Turcs n'ont pas détruite, l'aigle bicéphale sur la poitrine du Patriarche signifiant la continuation de l'Empire, la Cour patriarcale étant comme une Cour impériale.

Mais les Grecs désiraient autre chose. Au commencement du XIX-e siècle ils avaient abandonné la conception purement religieuse: le patriarche, les métropolites, les archevêques, les evques, toute cette splendeur multiple et variée de leur Église, n'était pas suffisante pour une nation profondément et de plus en plus influencée par les idées de la Révolution française. Elle entendait vivre comme une nation, non pas dans le sens tout-à-fait oriental que les Turcs attribuent à la nation, mais *nationalement*, de la façon dont l'idée nationale était représentée en Occident,

Le premier théâtre dans les Principautés a été donc un théâtre hellénique, de préparation révolutionnaire, un théâtre par lequel s'ouvrait aux intelligences des possibilités d'avenir qui, jusque là, étaient exclues.

Il y a eu ainsi par le théâtre un grand mouvement national, qui a été déterminé, surtout à Bucarest,— parce que cette capitale était beaucoup plus que Jassy hellénisée, et les illusions grecques de pouvoir ressusciter l'Empire byzantin, dans une forme nationale, y étaient représentées avec beaucoup plus de force et de confiance que dans la capitale moldave,— sous l'influence de l'Occident, par des spectacles.

Les Grecs entouraient un prince d'origine grecque, qui n'était pas prince parce qu'il était Grec, mais parce qu'il avait

été Grand Interprète de la Porte, et parce que la société roumaine, en dépit de la fonction qu'il avait remplie à Constantinople, consentait à l'accepter et à le maintenir. Ce prince, qui était Grec de nationalité, parlait le grec, mettait son orgueil à avoir une Cour de savants grecs. La fille d'une de ces quasi-souverains, du prince Karadscha, Ralou, personnalité féminine très distinguée de l'Orient au commencement du XIX-e siècle, désirait travailler sur l'esprit des Grecs habitant les Principautés par des représentations et par la publication de ces traductions de pièces occidentales, introduisant sur les planches de Bucarest des héros qui n'étaient pas d'origine grecque, mais qui pouvaient servir aux Grecs pour leur susciter des espérances et pour leur donner une confiance dans leur avenir, qui manquait jusque là [1].

Alors, on représeta le *Brutus* de Voltaire, le *Saül* d'Alfieri, dans de très bonnes traductions grecques, et l'héroïsme de Brutus, la force admirable de David dans le drame italien de „Saül" étaient des modèles pour la jeunesse grecque.

Et ce n'étaient pas des artistes qui remplissaient les rôles, mais bien les membres les plus distingués de la jeunesse hellénique vivant dans ces régions de relative liberté qui étaient les Principautés roumaines.

Mais la première forme, la forme d'emprunt, prise pour les Grecs, mais servant, en même temps, aux Roumains, cette première forme voltairienne et alfiérienne, provenant, en même temps, de la France philosophique du XVIII-e siècle et de l'Italie révolutionnée dans son esprit au commencement du XIX-e, n'est pas celle dont j'aurai besoin pour constater les changements d'âme et les transformations de la société. Cependant, à ces représentations de théâtre, qui prenaient toute une société, la dominaient, l'incitaient, l'encourageaient, il faut ajouter une autre origine de ce théâtre, l'origine moldave.

Dans les grandes famillles de Jassy, on avait passé, depuis longtemps, des anciennes distractions, d'un caractère plutôt vulgaire,

[1] Un voyageur allemand Bartholdy note cependant, en Morée, à Ambélaki dès environ 1800 des essais de théâtre (*Voyage en Grèce fait dans les années 1803 et 1804, traduit de l'allemand par A. du C****, I, p. 110 et suiv.: „Ils ont (les frères Drosos), avec quelques amis, érigé dans leur ville un petit théâtre de société, où, comme dans tout le reste du monde cultivé, on a donné *Misanthropie et Repentir* de Kotzebue, qui, comme partout aussi, a fait couler des larmes et aiguisé des critiques").

empruntées à l'Orient grec ou à l'Orient turc, à une autre phase. Il faut tenir compte de ce fait que, dès le moment où la Pologne donnait un autre programme à ses écoles, accomplissant une des plus grandes révolutions scolaires qui se soient opérées au cours du XVIII-e siècle, et avant la nouvelle école française, inaugurée par la Révolution, sous ce pauvre roi un peu calomnié qui était Stanislas Poniatowski, on introduisait à Bucarest et à Jassy, surtout dans cette dernière ville, un autre enseignement des boïars et des membres du clergé, ayant des attaches avec l'Occident. Éloigné de l'ancien enseignement basé sur la philologie, sur l'étude de la grammaire, il mettait dans le programme les mathématiques, les sciences naturelles et, sinon l'histoire, des récits moraux et la connaissance du latin et du français.

A côté de cet enseignement officiel, il y avait, enfin, des précepteurs venant de France ou d'Italie, en grande partie francisés ceux-ci, précepteurs qui étaient, en même temps, secrétaires des princes, rédigeant leur correspondance diplomatique, entretenant leurs relations avec l'Occident et avec la Pologne, traduisant les journaux pour leurs maîtres,— car, dans le budget des princes fanariotes de cette époque, il y a tout un chapitre consacré à l'achat des journaux occidentaux et le secrétaire avait en même temps la mission de mettre à la disposition du prince une information qu'il faisait passer ensuite à Constantinople. Et les élèves de l'Académie officielle, ceux de ces précepteurs aussi sentaient le besoin d'une autre distraction que les distractions traditionnelles ou celles qui étaient empruntées à la Constantinople turque et grecque. Avant même 1820, une pièce comme „Myrtile et Chloé", empruntée au répertoire classique de l'Occident français, trouvait, parmi les boïars, des artistes et un public.

Et, alors, avec le théâtre héroïque des Grecs de Bucarest, s'adressant à Voltaire en tant que philosophe et à Alfieri en tant que prophète de la Révolution morale italienne, avec les emprunts faits par les jeunes boïars, anciens élèves de l'Académie ou des précepteurs français, les conditions nécessaires pour avoir un théâtre sont déjà données.

Une nouvelle génération, la génération romantique, revenant de Paris, cherchera autre chose.

N. Iorga.

COMPTE-RENDUS

G. Balş, *Bisericile lui Ştefan-cel-Mare* („Bulletin de la Commission des Monuments Historiques" de Roumanie, XVIII, 1925), Bucarest 1925.

M. G. Balş développe dans ce bel ouvrage de description et de synthèse le chapitre qu'il avait déjà consacré à l'art moldave dans le volume qu'il publiait avec moi, il y a quelques années, à Paris sur „l'Ancien Art roumain".

Le premier chapitre traite des influences. Celle de Byzance s'observe dans les voûtes, dans le plan en trèfle („triconque"): la forme sans distribution basilicale se rencontre plus fréquemment en Serbie. Cela suffit cependant pour dénier l'influence du Mont Athos? Je l'avais considérée toujours par ce canal de la Serbie. Et le Mont Athos lui-même était aussi un territoire serbe par le caractère de certains de ses couvents. M. Balş souligne avec raison qu'une influence bulgare ne serait pas admissible, étant donné que le Tzarat bulgare avait disparu, et, ajoutons-le, il n'y avait plus depuis longtemps des bâtisses nouvelles dans ses trois tronçons. Il écarte aussi la possibilité d'un emprunt direct dans le domaine des ornements extérieurs de la construction en briques telle qu'on la voit à Mésembrie comme à Trnovo.

Pour l'influence gothique l'auteur relève aussi le caractère „élancé" des églises et des chapelles moldaves.

Enfin, renouvelant une opinion qu'il avait déjà énoncée au congrès de byzantinologie de Bucarest, M. Balş admettrait une influence arménienne dans l'attache de la petite tour centrale aux voûtes de l'église. A cette même occasion je risquais l'hypothèse que, l'Arménie ne construisant plus depuis longtemps à cette époque, il ne pourrait être question que d'Arméniens de Caffa, capables d'importer aussi les arcades lombardes. Les autres influences (russe, orientale) ne pourraient pas certainement entrer en ligne de compte. L'influence des conditions locales est aussi relevée; elle s'imposait. M. Balş paraît revenir sur l'opinion que l'église de Rădăuţi serait une fondation du XIV-e siècle, mais il conserve ses idées sur l'ancienneté de l'église de S. Jean de Séreth: or le degré de développement cultural de la principauté moldave à ce moment empêche absolument de l'admettre.

La partie la plus neuve et la plus utile de cet important ouvrage est la description minutieuse, faite par un technicien, des églises du XV-e siècle, par ordre alphabétique. Pour celle de Baia, l'auteur observe certains caractères plus anciens, comme la forme de la porte d'entrée, avec l'emblème du pays, et d'autres qui renvoient à une époque plus récente: il admet un mélange de pratiques venant d'époques différentes. Toute cette partie est accompagnée d'un très grand nombre de reproductions, en grande partie bien réussies, et de plans d'architecture. Certaines églises valaques sont présentées aussi pour la comparaison.

Les quelques clochers sont traités séparément.

Un autre chapitre contient l'analyse des „formes". M. Balş réussit à prouver que la forme la plus ancienne de la petite tour centrale était entièrement à nu, séparant deux quadrangles du toit: les esquisses de constructions que tiennent en main les fondateurs sur les fresques en sont le document. Les catégories que parvient à fixer l'observateur qui tient compte des particularités de la technique (pp. 198-200) ne correspondent pas, bien entendu, toujours à la chronologie.

Le chapitre IV regarde „la recherche des détails". Il s'agit des ornements des portes et des fenêtres, meneaux, triforiums, etc. Il a été facile de montrer que des formes analogues se retrouvent dans les églises saxonnes. Les arcades aveugles, que l'auteur trouve aussi en Orient, lui paraissent venir de ces régions et spécialement de Constantinople, précision que les rapports historiques ne permettraient pas d'accepter. Pour les figures des disques et des plaques émaillées, des termes correspondants sont trouvés bien loin.

Après trois pages sur „les matériaux et les méthodes de construction", il y a un chapitre, très court, sur les tombeaux, un autre, plus étendu, sur, la peinture, riche surtout en reproductions. L'auteur n'entend pas toucher à l'iconographie. Il est question eusuite des cloches, et des artistes aussi. Un appendice donne le catalogue des pierres tombales (très belles planches). Un résumé français finit le précieux ouvrage.

N. Iorga.

Th. Capidan, *Români nomazi, Studiu din viaţa Românilor din Sudul Peninsulei Balcanice*, Cluj 1926.

C'est un bien beau travail celui que, sur la base d'excursions faites chez les Farchérotes de Vodéna, chez les Roumains de Véria, chez les Gramostiens de Livădzi et sur des communications verbales, M. Capidan consacre à la vie des Roumains balcaniques.

Des considérations climatériques ouvrent l'exposition. L'auteur définit ensuite le nomadisme, qu'il cherche à distinguer de la transhumance, bien que celui-là ne soit qu'une déviation passagère, imposée par les circonstances, de l'autre. Traverser plusieurs régions pour chercher la pâture des brebis n'est pas du nomadisme, mais la continuation des pratiques transhumantes (voy. p. 11 et suiv.). Toute cette distinction ne me paraît pas du tout claire. Le déplacement des familles n'est qu'une forme locale et accidentale de la transhumance. La désaccoutumance actuelle, qui laisse aux pâtres engagés seuls le voyage à la montagne, n'est qu'une phase dégénérée de la tradition ancienne. Pour les origines dela transhumance il fallait chercher dans les *Scriptores rei rusticae*, dont j'ai donné des extraits dans mon étude sur „l'art populaire en Roumanie" (Paris 1924). M. Capidan veut trouver le nomadisme aussi dans le passé des Roumains de la Dacie (p. 21 et suiv.).

Le passage d'une notice de Kastémonitou sur la descente des Richines, Sagoudates et Vlachorichines des régions danubiennes jusqu'en Macédoine (pp. 22-25) n'a pas d'importance pour le nomadisme: les moines, fixant cette descente sous les iconomaques (il y en eut, du reste, jusqu'au IX-e siècle), cherchaient à s'expliquer la présence de cette engeance dans leurs environs. La „vie nomade" dont parle Anne Comnène est celle des transhumants. L'auteur a raison lorsqu'il interprète la „Bulgarie" de Nicoliţă, au XI-e siècle, comme étant celle du Tzar Samuel (p. 25). La „Valachie Blanche" des Balcans ne me paraît pas admissible; elle n'est mentionnée dans aucune source ancienne (cf. pp. 25-26 et p. 26, note 1): en tout cas le „blanc" n'est pas celui du vêtement; dans la terminologie touranienne c'est, comme pour la Russie Blanche, un point cardinal. La Trnovo de Choniate est le Tyrnavon de Thessalie, pas la Trnovo balcanique (cf. p. 26). Je ne peux pas accorder une grande importance aux

Valaques du Rhodope (cf. p. 27): il s'agit de simples infiltrations, assez tardives.

Tout un passage concerne les Valaques agriculteurs, le plus souvent négligés. Tels les habitants de la Mouzakia. Des termes comme *agru, arie, aratu, vomeră, scefire, fir, a săpa, a ara, siminfă, grău, gărnufă, schică, palie, a simina, a sifira, a triira, a zvintura, a măfina, a nfirna, a sărcla.* L'institution du *celnic,* la distribution par *fălcare* sont aussi mises à contribution (pp. 38-41).

L'idée que les Roumains balcaniques auraient passé à une époque déterminée de l'occupation agricole à la vie pastorale (p. 41) doit être certainement rejetée sur la base du témoignage ancien qui montre dans la population de ces régions le même système économique. Il ne faut donc pas recourir à l'hypothèse d'un refoulement par l'invasion „barbare" des Slaves. La transhumance n'est pas quelque chose qu'on puisse créer au cours d'une situation politiqne anormale.

Un chapitre très instructif présente l'état actuel de la population roumaine de pâtres dans ces contrées (Élasona est pour eux Lăsun et Tricala Târcol). Des témoignages de voyageurs sont énumérés, d'après M. Beza, pour les habitants du Pinde (p. 44 et suiv.). Sur les Roumains de la Chalcidique, p. 57. M. Capidan cite une mention, dans les documents du monastère d'Ibéron, sur les trois cents familles de Vlaques qui s'établirent de ce côté-là au moyen-âge (p. 57). Le passage a été déjà remarqué par Philippe Meyer, dans les *Haupturkunden für die Geschichte der Athosklöster* (Leipzig 1884), p. 100 et suiv. (cf. aussi notre étude *Le Mont Athos et les pays roumains,* dans le „Bulletin de la section historique de l'Académie Roumaine", II, pp. 151-152). L'explication des Koutzovlaques comme Croutzévlaques *(crufe = cruce,* croix), donc des croisés, dans une autre mention, moderne, est bizarre (d'après Tomaschek, *Zur Kunde der Hämus-Halbinsel,* chez M. Capidan, pp. 58-59).

Après avoir traité des éléments qui ont émigré et qui sont pour lui des „nomades", bien qu'ils aient des habitations permanentes, l'auteur passe à ceux qu'il considère uniquement comme bergers transhumants. La description du costume est donnée d'abord (p. 79 et suiv.; belles illustrations). Des rapports avec les nations voisines sont relevés (pp. 90-95). Suit la des-

cription du passage vers la montagne (p. 96 et suiv.): elle est très belle et toute empreinte de souvenirs personnels. Les philologues auront beaucoup à glaner dans la nomenclature, du *mumulic*, gâteau de maïs, correspondant à la *mămăliga* dace, jusqu'au *numaliu* (= animal), à la *birbeàcă* (féminin de *berbec, vervex*), à *t'areate (aries)*, au *vitutiu (vitulus*; mais il s'agit de chevreaux) à la *câmbană* (clochette) à *l'utre* (outre). La médecine vétérinaire des pâtres est longuement exposée aussi (p. 107 et suiv.). L'ameublement de la *căşarea* (où on fabrique le *caş*, le fromage frais), p. 110 et suiv. L'industrie du lait, p. 113 et suiv. Les fêtes contumières commencent, et un paragraphe concerne la noce, p. 118 et suiv. L'auteur revient ensuite sur l'industrie de la laine. La décadence de la vie pastorale est expliquée ensuite (p. 131 et suiv.). L'auteur a l'occasion de montrer les siens comme artisans, d'un goût particulièrement délicat, et comme kervanadschis (pour ces derniers dans la région de Raguse voy. aussi notre travail dans le „Bulletin", année 1923); quelques pages sont consacrées, naturellement, aux foires. L'influence des pâtres roumains sur leurs voisins est fixée séparément; les matériaux sont fournis par le beau livre français de M. Cvijic, dont nous nous sommes occupés dans le „Bulletin" (année 1922, p. 65 et suiv.). L'étude de la nomenclature balcanique gagnera par les observations présentées sur les pages 155 et suiv.: la forme *la catun*, „vers le katoun", correspond aux formes italiennes Arausa= Rausa, Raguse et grecques: Σταλιμένα = εἰς τὴν Λιμένα, Lemnos. Certaines autres langues ont conservé les termes que les Roumains eux-mêmes perdirent: c'est un chapitre très curieux (p. 160 et suiv.). Des considérations étymologiques finissent l'ouvrage: l'origine de *fălcare* (p. 166) reste douteuse. M. Capidan admet lui aussi une autre base locale pour les Roumains du Sud (pp. 175-176). **N. Iorga.**

* * *

J. P. Oliveira Martins, *Os filhos de D. João* I, 5-e édition, Lisbonne 1926.

Une partie de ce grand et bel ouvrage, de style parfois tout à fait „littéraire", intéresse le Sud-Est de l'Europe. C'est celle qui concerne le voyage en Orient de dom Pedro, fils du roi Jean I-er, dout nous avons parlé tout récemment dans cette Revue.

On trouvera cependant aussi des notes intéressantes sur la conquête de Ceuta en 1415 (d'après l'„Histoire de Jean I-er par Azurara et le *De bello septensi* de Mathieu de Pise, la *Corona do Condestable*, ainsi que d'après la description inédite conservée à la Bibliothèque Nationale de Paris, fonds de Bourgogne, 10.748). Suit un chapitre sur l'activité coloniale, en fait: „de croisade", de dom Henri dans sa „villa" de Sagres. Un résumé des découvertes antérieures, p. 67 et suiv. Henri était „maître et gouverneur de la Milice du Christ", à laquelle, d'après les *Saudades de terra*, appartenait aussi l'île de Madère (voy. p. 75, nota 1): il y fit introduire la canne à sucre.

C'est le quatrième chapitre qui s'occupe de dom Pedro. La principale source est le „Livro do Infante d. Pedro de Portugal, o qual andou as cette partidas do mundo, feito por Gomes de Santo Estevan, un dos doze que foram na sua companhia"; reproduit ici, p. 363 et suiv. Parmi les „douze" de sa suite (Alvaro Vaz, Alvaro Gonçalves de Athayde étaient ses apôtres et ses preux (p. 81). On le voit en Chypre, dont le roi est prisonnier des „Turcs" du Soudan, à Modon („Mandua"), à „Patras" ou même „Damas", où deux pièces de brocart d'or furent données au Sultan, à Constantinople, à „Norwegea (!) et à „Babyloine", pour „visiter les terres du Prêtre Jean des Indes", en Arabie et à Jérusalem, en Arménie, où le „livre" croit découvrir encore un „roi", au Caire, a Assouan, en Cappadoce, où se trouve „le grand émir" (*morate* n'est pas Mourad), dans le pays de Tamerlan, à Tébriz („Trasis"). De nouveau le récit touche à la Terre Sainte, puis au „pays des géants" et à „la cité d'Albes, rêsidence du prêtre Jean", avec le „corps de S. Thomas" dont parle aussi, dans le *Chevalier errant*, le marquis de Saluces (voy. notre *Thomas III, marquis de Saluces*, Paris 1893). Une prétendue lettre de ce souverain suit. L'auteur résume les rapports avec l'Orient (mais ce ne fut pas à Semendrie que Mohammed I-er conquit le pouvoir suprême, voy. p. 85). L'auteur publie dans l'appendice l'acte par lequel l'empereur Sigismond donne à dom Pedro le fief de la marche de Trévise et lui assigne une pension annuelle de 40.000 florins de Hongrie (il est tiré de la „Registrature" de Vienne, p. 376 et suiv.).

Son le sort de ce fief, voy. p. 86, note 4 (Énéas Sylvius parle de cette donation, en ajoutant: „diu cum eo fuit ac in pluribus

bellis contra Turchos multa exhibuit virtutis suae experimenta"). Bonfinius croit qu' Éric de Danemarc prit part aussi à l'oeuvre de croisade. Ce furent les arrhes pour la participation, en 1419, à la campagne contre les Hussites de Giskra (p. 87). L'auteur suit dom Pedro dans son voyage de „Terre Sainte", sans connaître l'épisode valaque dont nous avons traité. La description cherche avant tout le pittoresque; les identifications géographiques font défaut. Il n'y a pas de doute qu'entre les deux dates du voyage en Angleterre, 1422 doit être préféré à 1425 (p. 120 et note 1). Si en effet dom Pedro était en 1425-6, décembre, en Flandre— et les comptes de Bruges l'affirment (p. 122, note 4; p. 123, notes; p. 124, note 1; voy. aussi p. 383 et suiv.),— il faudrait admettre un second voyage en Hongrie: ne vaut-il pas mieux abandonner l'hypothèse de celui de 1419, qui ne repose sur aucun témoignage contemporain? Le passage à Venise en 1428 (mars), dont parle l'auteur à la p. 124, n'est pas celui de l'aller vers la Hongrie, mais bien du retour, comme nous l'avons prouvé: en janvier 1427 le prince était prêt à passer de Transylvanie en Valachie, contre les Turcs. De ce voyage l'auteur ne connaît que la mention dans la Vie des doges de Sanudo. Il n'a pas d'information non plus sur le passage à Florence. Mais j'apprends que le prince était en mai à Rome.

Les observations de Madame Caroline Michaëlis de Vasconcellos se rapprochent beaucoup plus de la vérité (voy. p. 476 et suiv.). Elle promet de publier „une oeuvre du propre fils de dom Pedro" contenant „un court sommaire des voyages de l'infant", qui „devra servir de point de départ pour toutes ces investigations".

Le prince suit la voie d'Angleterre, de France, d'Allemagne, de Hongrie, de Bohême, de Russie (?) et, „après des guerres prolongées contre le Grand-Turc", vient à Venise. Rien du Voyage de Terre Sainte. Sans doute, Gomez est un écrivain de beaucoup postérieur, travaillant cependant sur de bonnes sources.

Des détails sur la croisade de Tanger en 1437, p. 214 et suiv. A la page 313 la signature de l'„infant d. P[edr]o". Sur le mariage entre Jean de Coïmbre et la fille du roi de Chypre, Charlotte de Lusignan, p. 347. Châtelain raconte comment il y finit par le poison. Il portait le titre de prince d'Antioche *(ibid.)*.

*

Krsta Miiateff, *La peinture décorative de la nécropole de Serdica,* Sofia 1925.

Il s'agit de toute une nécropole de cent soixante tombes, trouvée depuis 1888 autour de l'église de S-te Sophie, jadis métropole de Serdica. Elle doit dater d'une époque comprise entre le IV-e et le VI-e siècle. M. Miiateff en donne une description précise, s'arrêtant surtout sur le caractère des peintures. La figure humaine n'est qu'une seule fois présentée, étant remplacée par des motifs floraux et par les oiseaux typiques. Les modèles sont orientaux. L'auteur insiste sur la valeur des initiatives artistiques qui partent de l'Orient. Il indique comme un moyen de diffusion aussi les pèlerinages. C'est un large travail solide.

* * *

Sbornik v čest Vasil I. Zlatarski posločaï na 30 godichnata mou naoučna i profesorska deïnost, Sofia 1924.

Ce volume offert à l'historien et professeur bulgare Basile Zlatarski contient, avec une biographie et une riche bibliographie, les articles suivants intéressant nos études:

M. Arnaoudov. Sur le schisme bulgare (création de l'Exarcat). Contient quelques documents inédits.

S. S. Bobtichev. Sur certaines impôts dans des documents valaques rédigés en slavon (l'auteur les appelle „valaque-bulgares"). Il ne connaît que les recueils de Vénéline et de Milétitsch-Agoura, pas même l'„Archiva istorică" de Hasdeu. Il reconnaît que dans ce domaine aussi les pays roumains arrivèrent à une synthèse entre les emprunts: au monde slavo-byzantin et à celui occidental (hongrois surtout).

G. V. Bernadski (Tchèque). Sur les termes employés dans les documents commerciaux byzantins du XIII-e siècle.

D. Détschev. Sur la patrie des Smolènes russes.

Iordan Ivanov. Sur l'origine du Tzar bulgare Samuel. D'après le témoignage de l'historien arménien Étienne de Taron et des noms comme Ripsima, Alousian, Déléan ou Odéléan, Prousian ou Préasian, Traïan, Achod, Kossara, il propose un point de départ arménien (peut-être par la colonie paulicienne de Philippopolis; une mode des noms en serait venue sans qu'on doive admettre la race elle-même).

9. Ilinski (Saratov). Sur l'écrit concernant la „vraie foi" de Constantin le Philosophe. Reproduction philologique de ce texte du X-e siècle.

10. A. Ichirkov. Sur la statistique de la population bulgare d'après ses éléments.

11. A. J. Katzarov. Sur des monuments religieux des anciens Thraces.

12. B. Sl. Kisselkov. Sur la „paroria" de Sinaï.

13. André Mazon (étude en français). Sur le moine Chrabi, auteur d'une étude des lettres employées par les Slaves. Il n'est pas Cyrille lui-même.

14. János Melich (Budapest). Sur la demi-vocale bulgare.

15. J. J. Mikkola (Helsingfors). Sur la formule „kenertigin" dans le salutation du logothète byzantin aux ambassadeurs du Khan des Bulgares. Il comprend la notion de l'herédité au trône.

16. Chr. Miiatev. Sur le système décoratif des inscriptions lapidaires en Bulgarie.

17. Étienne Mladénov. Une étude de philologie et d'archéologie.

18. Vl. Mošin (Croate). Sur Tmoutarakan (Matréga).

19. P. Moustaftschiev. Sur le monastère de Mésembria.

20. N. A. Mouchmov. Une nouvelle monnaie de la Tzaritza Irène et de son fils Michel.

21. Ét. Al. Naïdénovitsch. Matériaux sur la Bulgarie et la Turquie européene tirés des bibliothèques et archives de Rome.

Le voyage de Dousa était bien connu.

22. P. Nikov. Le „kavchane" Isboule. Deux inscriptions grecques (l'une du khan Malamir et de son „ancien boiar — βοηλᾶς— Isboule le Kavchane; mention d'un festin offert aux „boïars" et aux „bagaïns"; l'autre de Kroum, mentionnant son aïeul et son père Oumourtag, la paix avec les Grecs, les dévastations de ceux-ci et le retour des châteaux de Probaton, de Bourdon et autres, mentionnant Isboule le restaurateur; une troisième a un sens obscur).

23. N. L. Okounov (Prague). Sur certaines influences occidentales sur l'art des Yougoslaves.

24. Boïan Pénev. Sur la captivité à Budapest de Lioubeņ Karavélov,

25. A. Pogodine (Belgrade). Sur l'origine du nom de Russes.

26. M. G. Poproujenko. Sur M. P. Pogodine.

27. A. Protitsch. Sur l'école yougoslave dans les fresques bulgares du XIII-e et XIV-e siècle. Parmi les reproductions une délicieuse figure de Désislava, femme du sébastokrator Kaloïane, belles têtes de Constantin Assan et de sa femme Irène et une expressive Sainte Catherine, toutes de Boïana, puis, dans le même monastère, les images du Christ bénissant et de Sainte Hélène, le regard profond du Christ de la page 309. Intéressantes aussi les fresques de Zemen, qui suivent, et celles du monastère de Marc, d'un caractère bizarre et parfois tragique, comme la grimace du Sauveur crucifié (p. 333) ou l'envolée de la Vierge (p. 334), la vision de S. Paul (p. 337). L'auteur admet la même origine pour le beau Christ pensif de Snagov; p. 341.

28. I. Radev. Sur la géographie de la région de Iantra.

29. Nicolas Radojcič (Lubliana). Sur l'Histoire bulgare de Raïtsch.

30. Ivan Sakâzov. Sur une novelle d'Alexis Comnène concernant les prisonniers bulgares.

31. A. Sélichtev (Moscou). Une biographie bulgare contemporaine.

32. A. I. Sobolevski. Quatre communications sur la littérature yougoslave.

33. M. N. Spéranski (Moscou). Sur une source slave concernant S-te Sophie de Constantinople.

34. Ét. Stanimirov. Sur l'archevêque uniate Joseph Sokolski.

35. A. P. Stoïlov. Sur un chrysobulle concernant le monastère athonique du Zographou.

36. I. Trifonov. Sur un Evangile expliqué.

37. G. Fehér (Budapest). Sur les influences de l'Église bulgare chez les Magyars.

38. Bogdan Filov. Sur le portrait du Tzar Alexandre.

39. Ant. Florovski (Prague). Sur le „prince Roch" dans Ézéchiel.

40. C. Skorpil. Sur les frontières bulgares sur le Danube et la Mer Noire.

41. A. Grabar (Strasbourg). Sur le portrait bulgare.

* * *

André Grabar, *L'église de Boïana* (dans les „Monuments de l'art en Bulgarie, publiés par L'Institut archéologique bulgare"), Sofia 1924.

Cette splendide publication commence par la reproduction en couleurs des belles fresques qui présentent le sébastokrator Kaloïane et sa femme Désislava et le Tzar Constantin Assan et sa femme Irène. L'église de Boïana (à huit kilomètres de Sofia) a été élevée en 6767 (1259), par ce Kaloïane, descendant du saint roi de Serbie Étienne et cousin de Constantin Tych Assane. M. Grabar croit que le peintre était un élève de ce Dragane qui florissait à Trnovo dans la première moitié du XIII-e siècle. L'édifice est décrit minutieusement; mais la partie la plus précieuse du livre est celle qui énumère les fresques, dont la couche inférieure est du XII-e siècle. Une Dormition de la Vierge est du type qui n'ajoute pas la tragédie du Juif sacrilège; le Christ tient dans ses bras l'âme de sa mère. Les planches sont nombreuses et de la plus belle exécution.

* * *

Jean Lahovary, *Souvenirs d'un volontaire de l'armée roumaine (Plevna, 1877)*, préface par la princesse Bibesco, Bucarest 1924.

Jean Lahovary, plusieurs fois ministre en Roumanie, prit part comme volontaire, avec d'autres fils de boïars, à la campagne de Bulgarie en 1877. Il la raconte longuement et minutieusemeut dans la langue que lui et la société dont il faisait partie parlaient de préférence Il commence cependant de loin, de ces jours de collège où, à Paris, on faisait venir l'ambassadeur du Sultan pour couronner un jeune Roumain que ses camarades traitaient parfois de „sauvage“ et de „sale Turc“. Arrivée sur le Danube. Premier coup de canon à Islaz. Prise de Nicopolis. Passage du Danube par les Roumains. Aspect des villes turques conquises. L'auteur s'étonne de trouver rien que des Roumains dans ces régions (pp. 135-136), qui disent aux soldats de l'armée de leur race: *bine aţi venit* („soyez les bienvenus“), p. 138. Le chef de chapelle du régiment de J. Lahovary est un Alsacien, p. 138. Description détaillée du bombardement de Giurgiu par les Turcs, p. 153 et suiv. Apparition de don Carlos sous Plevna, p. 172 et suiv. Celle de Skobélev le père, pp. 179-180. Très vif récit de l'attaque à Grivitza. Capitulation de Vidine [1].

Les lignes qui finissent l'ouvrage ont un intérêt actuel,

* * *

[1] Il est regrettable que l'ordre des chapitres ait été déplacé,

Friedrich Müller-Langenthal, *Die Geschichte unseres Volkes, Bilder aus Vergangenheit und Gegenwart der Deutschen in Rumänien*, Sibiiu 1926.

Travail de vulgarisation venant d'un savant qui a longuement étudié l'histoire des Saxons de Transylvanie et leur a consacré plus d'un travail d'érudition et qui, en outre, est l'auteur d'une bonne histoire de la Roumanie en allemand.

A remarquer la mention d'un acte de 1138 par lequel le roi de Hongrie, donnant à un couvent des possessions en Transylvanie, lui assure, de la part des habitants non libres, douze fourrures de martre, cent courroies, une peau d'ours et une corne d'aurochs; il en déduit que la chasse était largement pratiquée par ces hommes (p. 4). Mais il est question aussi de sel, ce qui signifie l'exploitation des salines et toute une vie de travail et d'une certaine civilisation *(ibid.)*.

L'auteur repousse donc avec raison l'idée du désert transylvain avant l'entrée des Saxons et il restreint le terme latin de „désert", „desertum", à certaines contrées (j'ai montré le sens de la „poustina", en slavon, de Bessarabie aussi récemment que le XVI-e siècle). Mais il accepte la théorie magyare des „déserts" voulus, à la frontière. Les envahisseurs barbares, gens de la steppe, ne s'en seraient guère incommodés. La défense du pays par des barricades de bois dans les défilés est tout autre chose.

Soulignant un peu trop fort la pureté de race des Allemands du Rhin, l'auteur reconnaît dans le dialecte de ces „Saxons" qui en viennent de vieux termes latins *(Kefer* de *caper; Rom* pour *rumes* de vigne ; *Kampest* de *compositum)*. L'explication du départ vers l'Est est large et juste: M. Müller cité même une chanson qui, vivant encore dans ces régions rhénanes, le rapelle (p. 10). Il croit que ces „Flandrenses" sont devenus Saxons parce que les Saxons, d'un vaste duché, avaient un droit spécial de colonisation (p. 10, note 7). Je crois qu'il faut penser aussi aux vrais Saxons appelés en Bosnie pour le travail des mines et qui furent les premiers Allemands dans ces régions.

Passant au systeme même de cette colonisation, M. Müller admet que le groupe allemand de Sătmar, en magyar Szatmár-Nemeti (de fait un: Satu-Mare roumain), date de l'époque de Saint Étienne et de sa femme bavaroise (p. 11). Alors il y aurait dès

le XI-e siècle encore une trace du séjour des Roumains de ce côté-là.

Quant aux noms des anciens villages saxons de Transylvanie, M. Müller remarque la commémoration des fondateurs: Hermann à Hermannsdorf, Eppo dans Nependorf, Humbert dans Hammersdorf (p. 12). Le système du partage de la terre d'après sa qualité pour assigner ensuite une partie à chacun dans chaque catégorie, le Furleng, est ensuite expliqué (pp. 12-13). M. Müller, parlant du séjour des Teutoniques dans le „Burzenland", explique, avec raison, leur départ aussi par la xénophobie qui régnait en ce moment parmi les nobles en Hongrie (p. 15. Mais où est-il dit que les chevaliers devraient avoir la terre roumain jusqu'au Pruth?). La lutte de l'évêque Pierre avec Jean fils du comte Alard, qu'il avait fait tuer, est racontée avec vivacité (pp. 19-20). M. Müller croit (p. 22) que les „sedes" des Saxons datent seulement de l'ordonnance roya'e du XIV-e siècle; mais alors d'où viendrait l'identité avec les „sedes", *scaune* ou *judefe,* des Roumains et des Szekler? Dans l'„Anmerkung" des pages 24-26, un coup de lance est dirigé du côté des Roumains qui se considèrent comme plus anciens habitants. L'auteur les présente comme des bergers manquant de sens pour une autre manière de vivre: on peut se demander alors d'où vient le trésor lexique latin pour ce qui est essentiel dans l'agriculture. La façon de fonder l'exploitation agricole n'est pas chez tous les Roumains de Transylvanie celle des Saxons: tout l'Ouest de la province vit par cătune (katouns, „cantons"), comme sur le Danube et dans les Balcans. La mention des Allemands qui, peu après l'invasion tatare, travaillaient aux mines et fabriquaient des armes près du lac Balkach est intéressante (p. 32). Le chapitre sur le commerce à travers les Principautés roumaines est bien fait (mais Neamţ n'a pas été une fondation germanique; à corriger aussi „Tighinea" à la page 39; p. 43: Vlad Dracul ne peut pas être traduit par Vlad „der Teufel"). Il faudrait vérifier l'information de la page 46 sur la victoire d'Antoine Trautenberger près de Sibiiu-Hermannstadt sur les Turcs. L'accusation portée contre les „historiens roumains" qui considéreraient *l'unio trium nationem* de 1437 comme un acte dirigé contre les Roumains en tant que nation (p. 47) ne peut pas me regarder. La personnalité d'Albert Huet, créateur de

l'„Eigenrecht der Sachsen", est dûment mise en lumière; le beau discours devant le prince Étienne Bathory pour la défense des siens est reproduit en partie. Huet fut un des collaborateurs de Michel-le-Brave, prince de Valachie, contre les Turcs (p. 60). Un chapitre est consacré à Michel Weiss de Braşov-Kronstadt. Un renseignement nouveau est celui qui présente les Moldaves colonisés en 1630 à Warmesch (p. 73). Des conditions pour l'établissement des Roumains en 1627, pp. 75-77. Le contraste entre le système autrichien et celui de la Transylvanie, p. 81 et suiv.

Un tribut de reconnaissance est payé, pour le commencement du XVIII-e siècle, à Zabanius, devenu, comme Harteneck, le défenseur des Saxons devant le Habsbourg: il propose de soumettre les nobles aux contributions; il réussit à vaincre les artifices du maire de Sighişoara-Schässburg, élevé chez les Turcs (pp. 84-85), mais finit par être exécuté, en 1703 (p. 86). La figure suivante devait être le favori de Marie-Thérèse, Bruckenthal.

Des chapitres séparés sont consacrés au Banat et à la Bucovine. J'apprends que, parmi les chefs de la révolution magyare, Klapka était du Banat et Görgey du Zips (p. 108). La Bessarabie est présentée ensuite (en 1812 il n'y avait plus des Turcs et des Tatars comme population civile). Les premiers colons vinrent en 1814-1816 de la Pologne délivrée des Prussiens; ils nommèrent leurs villages du nom des victoires contre Napoléon (p. 126). Ceux de Şaba sont des Suisses envoyés par Laharpe, le précepteur du Tzar Alexandre I-er *(ibid.)*. Il y a maintenant une centaine de villages d'Occidentaux; les Kachoubes du Nord s'ajoutèrent aux Souabes. Des Allemands bessarabiens passèrent, non seulement dans la Dobrogea, mais aussi près de Brăila, dans le Satul Nemţesc (p. 128).

L'auteur revient vers la Transylvanie pour présenter les événements de 1848-9 (rôle de Stephan Ludwig Roth).

En 1861 l'église saxonne devient la gardienne du sentiment national (comme les deux Églises, orthodoxes et uniate, des Roumains). L'organisation économique est due à Karl Wolff, fondateur du „Siebenbürgisch-Deutsches Tageblatt"; en 1890, la discipline politique était déjà fixée: elle consistait à s'entendre avec les gouvernements qui offraient quelque chose (p. 155). Le

rêveil des Allemands du Banat est groupé autour d'Adam Müller-Guttenbrunn, leur poète.

* * *

Heinz Brandsch, *Geschichte der siebenbürgischen Volksschule,* Sighişoara (1926).

Bon travail, d'une exposition vive et agréable. La première *domus scolaris* des Saxons de Transylvanie est du XIV-e siècle. La première réglementation vient du XV-e: elle fut renouvelée en 1594. La Réforme amena un rapide progrès de l'enseignement; elle obtint son statut en 1547; l'auteur reproduit un programme daté 1593. Au XVII-e siècle les nouvelles idées d'un Comenius ne pénètrent pas en Transylvanie. Avec Marc Fronius, au XVIII-e, commence une ère de profonds changements; l'instruction des filles gagne une autre importance. L'école d'État apparaît avec la „philosophie" de Marie Thérèse et de Joseph II. Brukenthal voudrait fonder une Université.

La *norma regia* est de 1781. Elle dura dix ans. Le latin perd son hégémonie. Daniel Georges Neugeboren inaugure le courant qui dominera le XIX-e siècle. Les tentatives de Stephan Ludwig Roth, un hardi penseur original, n'arrivèrent pas au but. Après la révolution de 1848 une nouvelle organisation est donnée aux gymnases. L'impulsion de l'évêque Georges Daniel Teutsch distingue la seconde moitié du siècle passé. Suit la lutte contre le magyarisme.

Le même publie un bon petit travail sur l'école roumaine (*Abriss einer Geschichte des rumänischen Schulwesens, vor allem der Volksschule,* Sighişoara 1926).

* * *

K. Schullerus, *Siebenburgische Sächssiche Volkskunde,* Leipzig (1926).

Ce beau livre comprend la description du village et de la ville saxonnes en Transylvanie, avec de nombreuses considérations historiques. Nösen, le nom saxon de Bistriţa, rappelle un fondateur Dionisius et Reghin, Szasz-Regen, en saxon: Reen, un Regino. Les prétendus noms hongrois pour Schässburg, Segesvar, en roumain Sighişoara, et Mediaş-Mediasch ne me paraissent pas admissibles (Sebeşoara—Sighişoara). Et Braşov, nom roumain de Kronstadt, n'a sans doute rien à faire avec „brădişor", petit sapin. L'étude de la maison et de la ferme suit. L'habitation rhénane est adaptée aux nouvelles circonstances (p. 28). Cer-

taines parties portent des noms romans (pp. 29-34). Parmi les légumes, les concombres ont un nom roumain (p. 34), de même que *l'ägresch* (en roumain: *agriș*). L'homme est ensuite présenté: toute une région a le type nettement romain (pp. 37-38). Les formules contre les maladies sont de même tournure que chez les Roumains (pp. 42-43). Le costume suit: *zarike* est le roumain *saricǎ, säke* le roumain *zeghe;* cf. aussi *gluge*-glugă et *koskok-cojoc, zonder-fundrǎ*. L'auteur admet une influence du milieu transylvain (p. 60). „La vie dans la maison" occupe un chapitre (certains des tissus à la p. 64 sont roumains).

La naissance, le baptême, le mariage, la mort, les fêtes sont l'objet des chapitres suivants. L'ouvrage finit par les „fraternisations", par les „voisinages" et par des notes sur la poésie populaire. Les contes sont d'origine roumaine (p. 159).

* * *

Constantin Kirițescu, *Istoria războiului pentru întregirea României,* 1916-1919 („Histoire de la guerre pour l'intégration de la Roumanie"), 2-ème édition, I, Bucarest 1926.

C'est la seconde édition d'un livre paru en 1922 et accueilli avec beaucoup de sympathie, à cause de son exposition claire basée sur une bonne documentation.

Au lieu d'un volume on nous en donne trois. L'historien trouvera que l'auteur à pénétré trop souvent avec une préparation qui laisse à désirer dans son domaine. Ainsi ce n'est pas dans le bizarre livre d'un Diculescu qu'il faudrait trouver des arguments pour appuyer la légende fantastique des vieux ducs transylvains combattant contre les Hongrois envahisseurs (p. 40 et note 1). Matthias le Corvin ne s'appelait pas Mathieu (p. 42). Les révoltes transylvaines sont présentées d'une façon incomplète et superficielle (p. 42 et suiv.). Le reste du récit se tient parfois dans l'à peu près.

Un autre chapitre traite des „conflits de la Roumanie avec ses voisins". Ici le texte de la première édition a été conservé. De même, en grande, partie, le chapitre IV, sur la neutralité roumaine. Des notes sur les essais de rapprochement magyar sont ajoutées, non sans recourir à la correspondance du comte Tisza. De même les efforts allemands (voyage d'Erzberger en Roumanie, d'après ses *Erlebnisse im Weltkrieg* publiées à Berlin en 1920. Voy. pp. 147-149; c'est une partie toute nouvelle). Les

négociations avec les Russes en 1915 sont rendues d'une façon beaucoup plus large.

La chapitre sur la préparation militaire est conservé tel quel, de même que, généralement, celui sur les „plans de campagne". La reproduction se continue, avec des détails en plus, par le récit de la campagne de 1916.

Mais, au lieu de passer à l'attaque bulgare, l'auteur poursuit par l'assaut de Falkenhayn en Transylvanie, pour intercaler ensuite le chapitre bulgare. Cette fois sont employées les notes du général Tochev. Des détails profondément douloureux sont donnés crûment: on se demande pourquoi les sanctions, indispensables, ont-elles manqué. Suit la campagne dans la Dobrogea.

C'est une bonne histoire militaire. Et elle n'a pas voulu être plus que cela.

* * *

Dr. Alois Hajek, *Bulgarien unter der Türkenhenschaft,* Berlin-Leipzig 1925.

Ce travail d'un jeune érudit, élève de M. Uebersberger et docent d'histoire de l'Est européen à Vienne, rendra de grands services par le large emploi de la bibliographie bulgare, si peu connue et si difficile à trouver.

Les premiers chapitres contiennent un résumé de l'histoire des Bulgares après la chute de l'ancien „Empire". Fut-il en effet dû au byzantinisme envahissant que M. Hajek charge de tous les péchés imaginables? On plutôt faut-il en chercher la cause dans le manque de cohésion de ce simple État d'imitation, grand d'envergure, faible de ressources? Le bogomilisme anarchique représente un motif autrement important. La bibliographie sur la bataille de Varna (p. 13 note 1) est très défectueuse: la meilleure source est André del Palagio. P. 14 lisez: Gimignano au lieu de Giminiano. Pour la biographie de Callimachus il fallait employer un article de *l'Archivio Veneto.* L'auteur admet trop facilement que la civilisation des Turcs du XV-e siècle était inférieure à celle des Bulgares (p. 15). Mais il reconnaît que sous les Ottomans la vie était plus „agréable" que sous les derniers Tzars (p. 17). Précieuse la liste dressée par un savant bulgare, sur la base des sources turques, des différentes catégories de la population (p. 18, note 1). La vie communale est présentée avec raison comme absolument libre (p. 20).

Le second chapitre traite des essais de délivrance des Bulgares pendant les guerres des Impériaux contre l'Empire ottoman (p. 22 et suiv.). M. Hajek atti e l'attention sur la source turque négligée qui est le „Système de gouvernement" dû à Molla Hassan Elkiafi (1596: traduction dans l'„Archiv für slavische Philologie", XXXII). Gerlach et Kouripéchitsch continuent à donner le plus grand nombre de renseignements; parmi les ouvrages rares les *Diverse notizie dello stato della christianità ne' regni di Bosna, di Servia et di Bulgaria* (Ragusa 1674) et le travail en croate de Gruber Dane sur „La lutte des Croates et des Turcs, de la prise de Szigeth jusqu'à la paix de Zsitvatorok, 1566-1606" (Vienne 1854). Sur la ligue de 1594 il y avait aussi d'autres renseignements que ceux compris dans le volume XII de la collection roumaine Hurmuzaki, que j'ai publié, et dans le travail d'Ivic sur l'histoire de Serbie entre 1459 et 1690 (Zagreb 1914).

Les événements de 1595 et des années suivantes, dominés pour les Balcans par la grande personnalité du prince valaque Michel-le-Brave, sont exactement rendus, sur la base des documents publiés dans les volumes III, XI et XII (ces deux derniers comprenant notre récolte) de la collection roumaine Hurmuzaki (à corriger, p. 29: Orheiu pour Oheiu; p. 30 note 2, Barovius pour Marovius; le titre de l'„Histoire" de Wolfgang Bethlen est aussi donné d'une façon erronnée; il y a de nouvelles indications bibliographiques), mais le nom du héros roumain n'est pas Michel „Bassarabe" (!) et le nom du Grec Denis Ralli, archevêque de Trnovo, puis lieutenant de Métropolite en Moldavie, ne devait pas être ortographié à la bulhare; le Ragusan Giovanni de' Marini Poli, qui épousa une parente de la princesse de Valachie, n'a jamais signé, pas plus que son frère Pascal: Marinic, ni Polo di Giorgio: Gjorgic (p. 31). Le „Novak Debeljak" de notre auteur, qui le réclame pour les Bulgares (p. 32), a une étrange ressemblance avec le Serbe Baba-Novak, auxiliaire du prince Michel et brûlé sur le bûcher à Cluj de Transylvanie par les Magyars (cf., du reste, p. 39). Je ne crois pas qu'on puisse toujours s'appuyer sur le témoignage tardif de Raïtsch. Le mémoire de Polo di Giorgio présenté le 22 février 1597 à l'empereur Rodolphe II dans sa capitale de Prague avait été copié, aux Archives d'Innsbruck, pas un savant bulgare et publié en bul-

gare par feu Nicolas Milev; M. Hajek donné, en résumé, le contenu de cet acte, qui est de la plus haute importance (p. 33 et suiv. Pourquoi traduire *Roumania* par «Rumänien», bien qu'en disant qu'il s'agit de la Roumélie ?). Du reste, si Milev en a donné une édition intégrale, j'en avait introduit un assez large résumé dans Hurmuzaki, XII, pp. 289-290, no. CCCCXXXIII.

Et la mission bulgare amenée par les Roumains à Sigismond Báthory, prince de Transylvanie, en février-mars 1597, est exposée dans nos documents des *Actes et fragments*, I, pp. 155-157.

Donc le premier réveil national des Bulgares est en relation avec la grande entreprise de croisade du prince roumain.

Pour la continuation de ces projets de révolte bulgare dont j'avais traité aussi dans ma „Geschichte des osmanischen Reiches", III, il faut retenir aussi les négociations de cet Écossais, Guillaume Bruce, „conseiller secret" du chancelier de Pologne, Jean Zamoyski, qui prétendait en 1602 avoir une «buonissisma corrispondenza» avec les Serbes et les Bulgares (nos *Studii și documente*, XX, p. 262, no. XCII). Une proposition autrichienne de l'année 1604 parle d'une flottille de bateaux sur le Danube qui créerait dans une localité plus bas que Belgrade «un asile des Serbes, Rasciens et Bulgares rebelles» *(ibid.*, p. 356, no. CCXLI).

Sur la trace de Milev, qui a publié en 1914 un grand travail, à Sofia, sur la propagande catholique en Bulgarie (voy. notre «Bulletin», II, p. 296 et suiv.), M. Hajek poursuit par la présentation d'un autre chapitre de ce qu'on pourrait appeler la conscience bulgare. „Le moine Jérôme Arsengo", dont il est parlé à la page 43, est le futur évêque catholique pour les Roumains. Ne fallait-il pas dire que Bandulović signait Bandini? C'est celui qui a laissé tout un volume, publié par l'Académie Roumaine, sur sa visitation en Moldavie.

D'après l'article de Mareš, dans les «Mitteilungen des Instituts für österreichische Geshichtsforschung», année 1882, sont exposés les nouveaux projets de révolte qui, après 1630, s'appuyaient sur l'initiative du prince de Valachie Mathieu Basarab, dont les relations extérieures ont été étudiées par feu J. Sârbu, Roumain du Banat, dans un travail, bien connu, en allemand, qu'emploie aussi M. Hajek. Ce dernier cite aussi un étude

russe, celle de A. A. Giers, sur „le comte Alexandre du Monténégro, Sultan Yahia, 1585-1626“ (dans les «Rousskaïa Starina», année 1889). Je crois qu'il faut attribuer un rôle au Métropolite de Valachie, Ignace, Bulgare originaire de Nicopolis. Dans un livre contemporain, très lu à son époque, l'*Inventaire de l'histoire generale des Turcs, où sont descriptes les guerres des Turcs, leurs conquestes. seditions et choses remerquables... par le sieur Michel Baudier du Languedoc* (Paris 1617) il y a ce passage sur l'aventurier qui alla chercher fortune jusqu'en Pologne (p. 821 et suiv.): „En cette année mille six cens seize nous l'avons veu en France et à Paris, soubz la protection du duc de Nevers“ (le prétendant à la Couronne byzantine qui avait suscité le personnage), „entretenu par les liberalitez de ce prince, assisté de son conseil. Et, veritablement, si les fascheuses occupations d'une guerre civile n'eussent destourné les armes de ce duc, nous eussions veu quelques heureux succez de ses affaires qu'il avoit traité en Lorraine, en Allemagne et ailleurs, à la ruine des Turcs et au bien de la chrestienté. Je l'ay souvent frequenté et soigneusement prins garde à ses deportemens, mais tousiours remarqué en luy un courage et un esprit nay à de grandes choses“. Baudier parle de la venue du „Sultan“ à Florence, de ses relations avec le Vizir Nassouf, lui-même fils d'un prêtre de Salonique, de celles avec le fils du rebelle Piri, de la bataille près du Vardar, où il reçut quatre blessures, de son refuge auprès d'un paysan et d'un „abbé“, de sa fuite en Grèce, dont était sa mère, de ses négociations avec le Vizir Dervich, qui malheureusement vint à mourrir, de son séjour secret à Constantinople. «Ainsi Iacaïa, hors d'esperance de rien faire de ce costé-là, sort de la ville et se sauve vers la Mer Noire, envers les païs de Valaquie et de Moldavie, suit à pied le carrosse d'un ambassadeur pollaque iusques à la ville de Cracovie» (p. 84). Un tschaouch l'ayant reconnu, le demande au roi de Pologne, qui ne peut que refuser de le livrer. On achète les Tatars de la garde royale, mais, averti, le prétendant se cache chez un artisan flamand, pour se rendre ensuite auprès de l'empereur et y rester tout un an. A Florence, il loge dans la forteresse de „Sainct Jean“, traité d'Excellence et ayant à sa disposition chevaux, voitures, train de chasse. En ce moment les vaisseaux de de Beauregard se dirigent vers l'O-

rient: Yahia en est aux rapports avec Nassouf. On le voit ensuite à Aversa; le vice-roi de Naples le visite, lui donnant la droite. Se rendant à Milan, il en repart incognito pour l'Orient. A Rome le cardinal Bellarmini l'accueille. Revenant sur la jeunesse de Yahia, Baudier dit que sa mère, Hélène, avait été la Sultane Lalpaie. Le «Sultan», ayant eu la petite vérole, passe pour mort. Hélène le transporte en Morée, à Miclo, chez l'évêque, qui reçoit l'enfant de neuf ans pour en faire en Macédoine un moine à Kassandria. Il se dévoile à l'archevêque de Salonique, sa mère vivant au couvent de la Vierge, de cette ville. L'«abbé de Saint Michel» est le précepteur de l'héritier ottoman, qui „parle le grec litteral avec une pareille facilité que son langage turc et maternel" (p. 823): il ne quittera pas le couvent avant dix-neut ans, étant baptisé à Sainte Anastasie, près de Salonique. Il apprend à Skopi la mort de Mohammed III, l'exécution de Moustafa. Alors il veut aller chez le Sophi de Perse et se lie au fils de Piri (pp. 823-824).

L'étude de Pejacsevich sur l'évêque de Marcianopolis, Parcevich, pour la moitié du XVII-e siècle est une autre source, abondante, de renseignements.

Pour les mouvements en relation avec la tentative des Turcs sur Vienne (1683) quelques renseignements bibliographiques nouveaux à la page 55, note 1. Les Bulgares réunirent aux Impériaux les bandes de Georges Péiatschévitsch, à Orşova. Tschiprovatz, centre de la rébellion, fut cruellement punie, d'où l'établissement des marchands de cette ville en Valachie (voy. aussi notre *Istoria comerțului romănesc*, II, Bucarest 1924). Dès 1686 le concours des Bulgares était recommandé au grand duc de Toscane par un faiseur de projets (nos *Studii și documente*, XX, pp. 78-79).

Les relations avec les Russes sont étudiées d'après la „Russlands Orient-Politik" de M. Uebersbeger. Notons que la femme du prince de Valachie, Şerban Cantacuzène, qui se considérait comme héritier des empereurs de Byzance, était Marie, fille d'un Bulgare, marchand, devenu boïar dans la principauté voisine, Ghețea. Ces relations furent reprises en 1711 (p. 62, Fălciiu au lieu de „Falzin»).

La Pacha rebelle de Vidine, Pasvantoglou, est l'objet d'une autre partie de l'ouvrage. Les sources bulgares (surtout dans

le „Sbornik" de Sofia, XXII-XXIII : fermans et autres actes turcs ; autre bibliographie p. 72 note 2 ; p. 73, note 1 ; p. 76, note 1, 82, note 2. Voy. aussi vol. III du „Sbornik") donnent une grande partie de la matière. La guerre russo-turque de 1806-1812 occupe un autre chapitre (bibliographie bulgare p. 87 note 3 ; l'auteur signale aussi les correspondances publiées par Oulianitzki, dans les *Tschtania* de la société historique de Moscou, 1901-1904, et les „Documents" de Goriaïnov, Pétersbourg, 1912, un article de la „Rousskaïa Starina", 1892).

La biographie d'Alexandre I-er par Bogdanovitsch sert aussi de guide à l'auteur. Itschko et Konda, auxiliaires de Carageorges, sont portés parmi les Bulgares (p. 87). L'évêque Sophronius de Vratza était à cette époque le boute-en-train.

La nouvelle guerre russo-turque de 1828-9 fournit la matière du chapitre suivant. L'auteur commence par rappeler l'apparition, sous l'influence de ce «bimbacha», de ce colonel Sava — qui, il faut ajouter, était au service du prince de Valachie, avec deux autres Bulgares, Guentscho et Michel (deux Macédoniens, Prodan et Makédonski, se trouvaient dans l'armée du révolutionnaire roumain Théodore Vladimirescu [1]) — d'une bande bulgare près de Chichtov. Trois „hadschis", de Sliven, d'Osman-Bazar et de Philippopolis, vinrent à Bucarest, cherchèrent Alexandre Ypsilanti, le chef de l'Hétairie grecque, ne purent pas s'entendre et, à leur retour, deux d'entre eux furent exécutés. Le témoin cité par M. Hajek, Liprandi, dont les Mémoires ont été publiés dans la „Tschténia" de Moscou, en 1877, est connu par son rôle d'espion, d'agent, puis de commandant d'un corps russe d'invasion en Moldavie en 1829. Est mentionnée aussi une collection de récits sur cette *zavéra* dans la „Bibliothèque bulgare" publiée à Sofia en 1884. L'auteur oublie de mentionner le massacre par surprise, à Bucarest, de Sava et de ses conationaux, qui s'étaient confiés auz Turcs. Je ne comprends pas comment Marc Botzaris, que les Roumains réclament pour leur nationalité, peut être accepté comme ayant été le Bulgare de race pure «Bojar» (p. 101). Les négociations diplomatiques sur la question grecque sont présentées d'une façon trop superficielle : il n'é-

[1] Voy. notre brochure „Domnul Tudor din Vlădimiri", bibliothèque Steaua, 2-e édition, Bucarest 1921.

tait pas, du reste, absolument nécessaire de s'en occuper (une source russe sur la campagne de 1829, celle d'Épantschine, „Précis de la campagne de 1829", à la page 102, note 1). Citons la déclaration faite le 3 avril 1828 par Nesselrode à Capodistria que le but de la guerre ouverte par le Tzar Nicolas n'était que: faire confirmer les clauses des conventions antérieures concernant les principautés roumaines et la Serbie, détruire les forteresses turques de la rive gauche du Danube, annexer Anapa et Poti et assurer la libre navigation sur la Mer Noire (p. 104). Il est permis de croire que Nicolas I-er désirait un peu plus que ce que son ministre croyait devoir communiquer au gouverneur de la Grèce. De la même source part la lettre du maréchal Diebitsch au Tzar, dans laquelle, soulignant qu'il n'y a pas d'intention d'annexer, est proposée une colonisation de Bulgares en Bessarabie méridionale (p. 104). Après Navarin, un „untoward event" pour le gouvernement anglais, je doute qu'on eût pensé sérieurement à juger l'amiral Codrington comme, jadis, un Byng *(ibid.)*. La campagne russe est longuement exposée sans un rapport trop étroit avec le sujet. Sur la participation de certaines bandes bulgares sont cités les mémoires de Panaït Chitov, publiés à Bucarest en 1872, et un article de M. Stoïanov, dans la «Périoditscheski Spissanié» de Sofia, année 1894. L'assertion de M. Hajek (p. 110) que par la paix d'Andrinople les Principautés roumaines «gagnèrent une administration autonome» étonne de la part d'un professeur de l'histoire de l'Est européen: mais jamais ces Principautés n'avaient perdu une autonomie qui à la bonne époque était presque l'indépendance! Il n'y eut en Bulgarie qu'une échauffourée à Sliven, domptée aussitôt par les Cosaques (pp. 111-112). Rakovski prétend que le général Diebitsch promit à une députation bulgare qu'il «sera question, la prochaine fois, de leur nation». Comme ils insistaient, on les menaça de tourner les canons contre leur importunité (p. 113). Le consul russe ne put pas défendre ces pauvres gens contre la fureur des Turcs. Il fallut recourir à l'émigration, comme à ce Satunovo qui est de fait un Satu-Nou roumain. Je ne comprends pas comment des Bulgares auraient pu passer dans le Boudschak dès 1769, quand la guerre dura jusqu'en 1774, et comment les Turcs qui dominèrent la province jusqu'en 1812 auraient pu favoriser ces émigrés venus

se placer sous la protection des Russes. La date de 1503 pour la conquête de cette région par les Turcs est totalement impossible. Pour la situation nationale de cette province, des renseignements circonstanciés dans mon ouvrage roumain *Studii asupra Chiliei şi Cetăţii-Albe*, publié par l'Académie Roumaine. Dans cette région, qui n'était guère déserte au commencement du XIX-e siècle, les villages roumains se conservant sous leur nom ou sous celui donné par les envahisseurs tatars, ce ne furent donc pas les colons bulgares qui introduisirent la culture et créérent la prospérité. Si M. Iov Titorov, cité par l'auteur à la p. 116 („Les Bulgares en Bessarabie“, Sofia 1905), dit autrement et si M. Vl. Diakovitsch, invoqué lui aussi («La Bessarabie bulgare», Sofia 1918), est du même avis, ils se sont laissés égarer par des préjugés nationaux.

M. Hajek aurait trouvé cependant un document de premier ordre sur l'immigration bulgare au Nord du Danube dans la pétition, datée 6 juin 1836, des habitants de Silistrie, qui ne demandaient pas cependant asile au Tzar en Bessarabie, mais bien au prince de Valachie, à Călăraşi (nos *Studii şi documente*, XI, pp. 40-41). Parmi les pétitionnaires il y avait aussi des Roumains comme Stan Triful. Et pour toute cette guerre on a une source bulgare restée inconnue à l'auteur, les Mémoires du capitaine Basile Vlkov, traduits et remaniés en roumain par un certain A. Savich en 1872 *(Memoriile căpitanului Vasile Vâlcof de A. Savich,* Brăila, 1872). Vlkov avait quitté l'armée ottomane pour entrer dans la rangs des Russes. Il mentionne Mamartschov, le chef du mouvement de Sliven, et Rakovski (p. 69). Une audience chez Diebitsch, *ibid.*, p. 70 et suiv. Pour l'émigration, p. 98 et suiv. Pendant deux mois entiers une imprimerie créée dans ce but ne faisait que tirer des passeports (p. 106). «Ils partaient du Balcan inférieur, de la plaine de Roumélie et de la montagne, beaucoup d'entre eux des frontières de la Macédoine; d'autres s'embarquaient pour aller par mer en Crimée et d'autres encore, par milliers, traversaient les Balcans, passant la Kamtscha sur le pont de Dervich-Ivan et le Keupri-Keui, vers le Danube et le pont d'Issacce, pour ceux qui émigraient en Bessarabie, par Hârşova et Măcin pour venir en Valachie» *(ibid.)*. Parfois, en chemin on devait combattre les Turcs, Certains arrivèrent à Craiova, beaucoup

s'établirent dans la Dobrogea (p. 108). Le gouvernement valaque les exempta d'impôts, pour dix ans *(ibid.)*.

Un nouveau chapitre traite du renouveau de l'idée nationale bulgare. Influence des Ragusains et des Serbes, p. 120 et suiv. Remaniement par le Bulgare Athanase Nechkovitsch de l'histoire des Slaves du Sud de Raïstch, p. 122. Plusieurs pages sont consacrées à la personnalité et à l'œuvre de Païsius, l'historien (quarante copies), et à celles de Sophronius (Stoïco Vladislavov) de Vratza (il vécut dès 1803 à Bucarest; p. 129; à Rîmnic d'Olténie fut imprimé en 1806 sa collection de Prêches, qui ouvre la série des imprimés bulgares; parmi les souscripteurs trois évêques et un archimandrite roumains, un évêque de Silistrie et, avec beaucoup de boïars roumains, des Bulgares de Gabrovo, Koprivchtitza, Bobochtitza, Kotel, Novosélo; voy. Bianu et Hodoş, *Bibliografia românească veche*, II, pp. 490-492). M. Hajek présente aussi la liste des livres imprimés en bulgare à cette époque: remarquons que l'ouvrage, bien connu, Ἀμαρτολῶν σωτηρία, „Salut des pécheurs", traduit aussi en roumain, ne peut pas être rendu par „Amartabon und Sotirija" comme à la page 130. Sur le médecin Béron nous avons publié des actes concernant son réjour à Craiova, dans les „Mémoires de l'Académie Roumaine". Une large biographie de l'historien Vénéline, p. 132 et suiv. (mais comment Chişinău-«Kichéniev» pouvait-il être «le centre des colonies bulgares de Bessarabie»?). Fondation des écoles, p. 137 et suiv. 1830 première imprimerie, 1844 première revue bulgare, 1846 le premier journal, à Leipzig (p. 139). Pour les inprimés il fallait recourir au nouveau répertoire, publié à Sofia en 1923.

Suivent les révoltes contre la hiérarchie religieuse phanariote: ci et là sont citées des sources bulgares (surtout p. 140 note 1, p. 147 note 2).

Le chapitre concernant les essais de révolution est plus nouveau. Dès 1834 Mamartschov essaie d'un soulèvement (pp. 150-151). Les Serbes provoquent celui de 1835 et celui de 1836 et un autre en 1837 (pp. 151-153). Ce qui vient ensuite s'appuie sur les documents publiées par M. Stoïan Romanski dans le «Sbornik» de Sofia, XXVI. Un nouveau mouvement se produit en 1841. L'échaufourée de Brăila est présentée d'après cette étude dont il à été parlé dans cette revue (II, p. 21

et suiv.); mais le même a donné, dans le „Sbornik" de Sofia, 1920, un autre travail sur „Le complot de G. S. Rakovsky (Georges Makédon) à Brăila en 1842". M. Hajek n'a pas consulté directement la correspondance, essentielle pour le sujet, du prince de Valachie, Alexandre Ghica, dans nos *Studii şi documente,* XI. Il fallait recourir aussi aux rapports français publiés par Nerva Hodoş dans le volume XVIII de la collection Hurmuzaki. Le jugement injurieux du consul d'Autriche, Huber, à l'égard des autorités valaques, si humaines à l'égard des anteurs de troubles, en serait essentiellement corrigé, le prince donnant l'ordre de ne pas en communiquer aux Turcs le secret, car «il n'est pas admissible pour nous que nous livrions au sabre et à la prison les chrétiens de l'autre côté du Danube» (*Studii şi documente,* XI, p. 249). Le même critique la note ridicule du représentant autrichien (p. 251). Peut-on parler encore, d'après l'assertion d'un calomniateur, d'une „schändliche Niederwerfung des Aufstandes"?

La tentative de 1842 est traitée ensuite (les noms «Manolaci», «Pano Candarico» et «Dimofte» sont inadmissibles). Cette fois M. Hajek peut enregistrer une victoire sur un officier roumain tué en toilette de bal et sur une patrouille de onze miliciens (p. 163; cf. notre „Bulletin", année 1921, pp. 85-86). Il aurait dû savoir par les Mémoires de Vlkov qu'il ne s'agissait pas seuleurent de tuer, à Brăila, le colonel Engel, jadis au service du Tzar, mais aussi le prince Bibesco à l'occasion de son voyage à Constantinople (ouvr. cité, pp. 110-111). «S'il s'agissait», répondit cet honnête homme, „de ma patrie, la Bulgarie, je trouverais même 500 hommes, mais, parce que Soutzo veut être prince, je ne suis pas un âne pour entrer dans un jardin plein de fleurs et le détruire" (p. 111). Vlkov fut condamné aux salines et il partit pour sa prison chantant la chanson de la liberté dont les drapeaux flotteront à Bucarest (p. 120).

Après 1842 il n'y a que des tentatives du côté de la Serbie et une propagande en Occident. La guerre de Crimée seule devait apporter de nouvelles incitations. D'après la «Rousskaïa Starina», XVI (1876), Pachkiévitsch aurait pensé à accroître jusqu'à 20.000 hommes le nombre des troupes moldaves, qui seraient soutenues par des volontaires pris dans toutes les nations chrétiennes des Balcans (pp. 174-175). On prendrait aussi

les Serbes et les Bulgares se trouvant dans les régiments roumains *(ibid.* et p. 179). Une „épitropie“ bulgare, dont faisait partie Béron, fut formée à Bucarest (p. 180). En Bulgarie même on recrutait pour la droujina (p. 181). Palaouzov parlait de la possibilité d'avoir des «centaines de mille de Bulgares» (p. 182). La proclamation adressée aux orthodoxes de Turquie, p. 183 note 2. Odessa eut aussi son «épitropie».

Vlkov parle du corps bulgare qu'il réussit à former pendant cette guerre, avec le lion de l'ancien empire sur un champ rouge il fut béni en 1854 dans l'église de Măcin en Dobrogea (p. 152). Beaucoup de centres de la région adhérèrent au mouvement révolutionnaire, qui, étant donnée l'entrée des Français, ne fut pas poursuivi.

Les Russes ayant abandonné de nouveau leurs congénères, une seule voie restait ouverte: celle de la lutte pour l'autonomie religieuse ; le dixième chapitre s'en occupe. L'organisation constantinopolitaine en arrive à être le principal facteur de la lutte nationale (p. 188 et suiv.). Une campagne acharnée commence contre les évêques „phanariotes“. L'auteur en retrace les différents actes, entre lesquels celui de la conversion apparente à la foi catholique. La principale source est un travail de Bourmov, paru à Sofia en 1902 (peut-on écrire: *sultanlichen,* p. 202 ?).

La nouvelle action politique ne tarde pas après la création de l'exarcat patriarcal. La figure de Rakovski est largement esquissée. Le révolutionnaire le plus sympathique et le mieux doué de la génération vint en 1855 à Bucarest, puis, revenant de Hongrie, à Galaţi, à Jassy (1857) pour trouver un abri plus sûr à Odessa. Ses rapports avec Panaïot Chitov, p. 225 et suiv. L'auteur cite ses mémoires et ceux de Makédonski (Bucarest 1872 et Sofia 1896). Après un voyage en Grèce et au Monténégro, Rakovski est de nouveau à Bucarest en 1863, où il publie son journal «l'Avenir» à titre bulgare et roumain, et le „Défenseur“ au même caractère bilingue, en 1860 (pp. 229-230). Il crée l'„uniunea sacră“ avec les Roumains en 1866. En 1867, perdant ce dernier espoir, il meurt (p. 231). Après sa mort, d'autres plaidaient pour un «dualisme» avec les Turcs (p. 231 et suiv.) Un groupe différent pensait à la confédération yougoslave (p. 234). Un troisième passa, avec Chitov et Totiov, puis

avec Asénov et Étienne, avec Levski, Caradscha, arrêté un moment à Zimnicea, à l'action immédiate (p. 233-234). En ce moment se publie à Bucarest, par le cercle de lecture d'Oltenița roumaine, la brochure de Tschernev sur „les prisons de Roustschouk" (p. 236, note 2). Liouben Karavélov, un nihiliste, élevé en Russie, travaille à Bucarest comme chef intellectuel du mouvement (p. 237 et suiv.) : en 1869 il était en Roumanie. Ici l'auteur suit son propre travail dans les *Berichte* du «Forschungsinstitut» de Vienne. Le grand comité était déjà formé, et en 1872 des préparatifs furent faits pour une invasion (p. 243); Levski, malheureux dans son entreprise, fut exécuté en février 1873 (p. 244). En 1874 Christo Botev, un socialiste, à la façon russe, et un poète, prit, à Bucarest, la direction abandonnée par Karavélov (p. 245 et suiv.) et Stamboulov, encore un nihiliste et encore un poète, se substitue à Levski (p. 248 et suiv.) : ces nationalistes s'adressaient aux Turcs eux-mêmes au nom de la liberté (pp. 250-251). On pensait à incendier Constantinople (p. 253). Une révolte fut essayée à Stara Zagora et ailleurs. En octobre 1875 il y avait un autre comité à Giurgiu (p. 255). En 1876 il y eut la grande révolte, et la répression sauvage, dénoncée aussitôt à l'Europe, suivit.

Le récit est très circonstancié. Le reste est écourté, Le livre s'arrête à la guerre de 1877. Une bonne bibliographie slave le termine,

N. Iorga.

* * *

La Roumanie devait participer à l'exposition de Philadelphia. Elle a fini par abandonner ce projet. Les publications auxquelles on travaillait ne paraîtront plus. Aussi avons-nous cru devoir conserver cette préface de M. N. Iorga, au catalogue d'art roumain, sur „l'Art populaire et l'art historique des Roumains".

„L'art populaire et l'art historique des Roumains ne forment pas deux domaines séparés, chacun ayant ses origines et ses conceptions différentes. Ils partent des phases successives d'une synthèse qui se poursuit depuis de longs siècles et manifestent, chacun d'après ses buts et dans les limites de ses moyens, la même psychologie de race sous l'influence du milieu de civilisation qu'elle rencontre d'une époque à l'autre.

On n'a qu'à faire une comparaison entre les caractères de l'art préhistorique dans les régions du Danube et des Carpathes et entre ceux qui distinguent les ornements des chemises et des tabliers portés aujourd'hui par les paysans roumains ainsi que ceux qu'on peut observer sur les tapis, d'une si riche variété de tons et de dessins, d'une si libre et belle originalité, que tissent les mains agiles des femmes de la campagne roumaine, d'un bout du territoire habité par la nation à l'autre, pour constater des points essentiels d'identité.

Il ne faudrait pas, sans doute, pousser trop loin cette étude comparée, mais l'ensemble, la note dominante, l'atmosphère d'art restent toujours les mêmes. La nature est stylisée; elle perd ses contours à elle, qui ne pourraient pas être variés à l'infini, pour passer à la multiplicité capricieuse des lignes représentatives que chaque âme rustique, empreinte d'une poésie hardie et délicate en même temps, peut tracer, entrelacer et arranger à sa guise. Il n'y a plus la fleur des champs, l'herbe du sentier et de la pelouse, l'arbre du verger, l'insecte qui vole, l'animal familier, la figure et le corps humain, la maison villageoise, mais l'oeil expert en devine aussitôt sur ces tapis les lignes essentielles sur ces méandres dans lesquels le trait rectiligne se mêle au parallélogramme, au rhombe, au zigzag et à la spirale, à la croix gammée ou simple. Et, même si on ne devine pas ce que l'artiste anonyme a voulu représenter, les couleurs qui éclatent victorieuses ou qui se fondent dans une douce harmonie donnent l'impression exacte de cette nature qui ne s'efface nullement, mais ne clame pas avec une hardiesse disharmonieuse la belle netteté de ses couleurs.

Or cette première couche de l'art roumain appartient à une race, à une grande et forte race, qui couvrait jadis de ses ramifications, de ses „nations", parlant la même langue, toute la péninsule des Balcans, les îles de l'Archipel et une grande partie de l'Asie Mineure: les Thraces, auxquels se rattachaient, par la langue qui leur avait été transmise, les Illyres des rives de l'Adriatique. Les qualités de ces croyants à l'immortalité de l'âme, de ces guerriers d'un fol enthousiasme qui devait être tempéré par le bon sens et par la puissante discipline de la colonisation romaine se rencontrent dans la sincérité, dans l'élan, dans le joli

caprice de ces improvisations artistiques d'une effarante variété de lignes et de couleurs.

Il est très probable que les mêmes „barbares", dont la culture populaire peut être mise à côté de celle, si développée pourtant, des anciens Gaulois, ont donné la formule, invariable au fond, d'une incalculable variété dans les formes, qui, certainement, sur des millions de cas, n'ont jamais été répétées, de la maisonnette rurale.

Le climat des vallées carpathiennes et balcaniques demandait le grand toit concave aux gouttiéres prolongées, la „cime" de petits bardeaux allignés ou faisant cuirasse qui par ses interstices de ventilation permet d'employer le grenier comme dépôt de viandes, de fruits conservés et donne passage à la fumée qui entoure d'une buée bleuâtre cette couverture noircie et presqu'unifiée par les pluies et les forts embrasements du soleil d'été; c'est de lui que vient le péristyle aéré, le banc de terre durcie qui forme la base des murailles, invitant à causer pendant les longues et douces nuits de la belle saison ou offrant un sommeil à l'air libre au chant des grillons de l'âtre et de l'herbe et au lent bruissement des arbres amis. Mais l'âme de la race est celle qui donne à cette construction en briques mêlées de planches et de terre une légèreté d'élan, une fluidité de coutours, une élégance d'allures qui rappellent le pâtre sifflant sa chanson derrière les brebis, le laboureur creusant allègrement son sillon à l'aurore, accompagné par les sautillants caprices aériens de l'alouette. Et c'est surtout de là que vient la faculté de créer sans cesse, de donner naissance sans se lasser, mais aussi sans que paraisse le moindre effort, à des variantes sans fin de ce type qui au premier aspect, malgré la similitude sous les rapports essentiels avec l'habitation de tous les voisins, héritiers de cette même race, Serbes, Bulgares, Petits Russiens et même certains Magyars d'ancien sang slave, dénote la maison du Roumain.

Rome n'a rien donné, ni dans le style de l'architecture, dans l'ornement du costume — pas n'est besoin de parler du tapis, qui a son correspondant en Suède, les Goths ayant été pendant au moins un siècle les voisins immédiats des Thraces, mais pas en Italie, — dans l'art de la céramique, sauf peut-être la forme, de caractère noblement antique, de certaines vases.

Mais la Rome nouvelle, celle de Byzance, réalisant une syn-

thèse des plus intéressantes et aussi des plus fécondes entre l'héritage hellénique, passé par le simplification romaine, et entre les inspirations, d'un tout autre style, de l'Asie Mineure, de la Syrie, de l'Égypte, des régions asiatiques intérieures mêmes, a donné à l'art roumain, ainsi qu'à celui des peuples slaves, vivant ceux-là sous la direction administrative même des Byzantins, sa seconde assise historique.

Elle fut posée à une époque assez tardive, les pays habités par notre race ayant vécu pendant des siècles d'une vie patriarcale pleine de traditions impériales, mais sans le couronnement d'une vie d'État. Ce n'est qu'au XIV-e siècle que le principauté de „toute la Terre Roumaine", appelée vulgairement la Valachie,—„le pays welche", le „Valais", la „Walonie", le „Wales" pour les Slaves ayant emprunté cette dénomination des Gallo-Romains et des Roumains aux Allemands —, put avoir des monuments en pierre, des costumes de Cour, un prestige de richesse et de solennité, une „majesté" qui demandait à être servie par l'art.

De la région de Salonique et de Macédoine, d'un côté — comme surtout pour la belle ancienne église princière d'Argeş, de la „Cour sur l'Argeş"—, du Mont Athos de l'autre vont donc vers le Nord, qui ignorait jusque là cette façon de construire, les églises en forme de trèfle, „triconque", bâties en briques noyées dans le ciment, avec leurs tours basses et fortes, leurs toits en coupole, leur peinture d'ancienne tradition iconographique et de technique immémoriale. Et c'est de Constantinople et des Cours slaves d'imitation que dérivent la pourpre et l'or des riches costumes portés aujourd'hui par de simples paysannes dans les vallées de l'Argeş et des la Dîmboviţa supérieure.

Si la race avait été moins vivace et moins inventive, si son esprit s'était fermé aux influences étrangères, si elle n'eût pas conservé dans son âme cette force mystérieuse qui seule peut fondre les emprunts faits à l'étranger, on se serait arrêté là. Il y eut eu, comme en Serbie, quelques belles fondations princières, de pierre sculptée ou d'un riche vêtement de peinture coûteuse, qui n'auraient jamais pu être mises au niveau des millions vivant dans les villages des la même foi qui suggère des besoins d'art. Mais, si en Moldavie, la seconde principauté, de fondation plus récente au cours du même XIV-e siècle, dès le début,

certaines conditions de l'art populaire s'imposèrent d'une façon impérieuse, transformant l'église, vide et triste, sévère et obscure, des couvents athoniques dans une chapelle de polychromie extérieure, bariolée de gris, de rouge, de brun, de bleu, de jaune, de vert par l'alternance de la pierre franche avec la brique émaillée, avec les disques à figures bizarres, mythologiques, et héraldiques, puis, dans une seconde phase, recouverte de multiples peintures presque souriantes à l'extérieur aussi, des influences occidentales travaillèrent bientôt dans les deux principautés pour compliquer encore la formule roumaine de l'art.

Pour fixer cette troisième base de son développement, on a eu deux courants, d'origine géographique et d'esprit bien différents.

D'abord celui de l'Italie, venu par la Dalmatie et par les régions de la Serbie maritime qu'elle s'est gagnées en grande partie. La pierre „historiée" est dûe à ce nouvel apport, avec tous les détails de cette sculpture extérieure qui précède dans les pays roumains de longtemps l'oeuvre abondante, luxurieuse des peintres d'une vraie école, devant durer plus de quatre siècles. De là aussi vient le travail en bas-relief de telle porte dont les figures de saints, une Annonciation de la Vierge, très gentiment présentée, un fringant guerrier sacré, rappellent des traditions de naturalisme tout à fait étrangères à nos régions. De là enfin, dans ce domaine de la sculpture, la manière plus vivante, aux attitudes plus réalistes et aux gestes plus libres, dont est martelée une partie de l'argenterie valaque du XV-e siècle. Cette influence se ressent même dans le caractère latin, vénitien des inscriptions sur le frontispice des églises et sur les tombeaux.

L'occidentalisme allemand qui conquiert, par la Pologne aux villes germaniques, par la Transylvanie des bourgeois saxons, riches en aptitudes artistiques, gagne plus de terrain, surtout en Moldavie, qui en fut dominée au moins un siècle et demie.

Il a donné les encadrements des portes et des fenêtres, qui se coupent en arc brisé ou s'ordonnent en meneaux rectilignes, ainsi que le caractère de l'ornement floral et des inscriptions sur les tombes des princes et des boïars, un peu aussi celui des scènes représentées sur les reliures des Évangiles, sur les vases du culte, l'inspiration générale restant néanmoins, pour l'argen-

terie, comme pour les rideaux d'autel, pour les couvertures des pierres sépulcrales, celui de l'ancienne maîtresse qui est Byzance. Jusque bien tard, en Valachie, aussi, et surtout au XVII-e siècle finissant, sous le règne du riche et magnifique prince Constantin Brîncoveanu (1688-1714), les orfèvres de Sibiiu-Hermannstadt et de Braşov-Kronstadt travaillaient pour les fondations princières des objets admirables, mais leur poinçon se dirigeait invariablement et de la façon la plus stricte d'après les dessins envoyés de Tîrgovişte ou de Bucarest par le Voévode donateur.

La Renaissance n'a eu qu'une faible prise sur les pays roumains dont l'époque d'indépendance politique et de grand développement commercial avait déjà passé. On reconnaît ce nouveau courant occidental seulement dans des détails d'ornementation, comme dans les fleurs d'une ligne plus large et plus libre sur ces pierres tombales. Aussi sur quelques pierres sépulcrales, où le guerrier mort, prince ou boïar, figure à cheval, couronne ou casque en tête, brandissant la masse d'armes ou bien faisant descendre de selle par le bout de la lance ou de l'épée tel adversaire tatar dont les flèches dans sa chute s'éparpillent (à Argeş, à Vieroş, à Stăneşti). Mais jamais il n'y eut de ce côté, en dépit des origines romaines, du caractère latin de la langue, une imitation de l'antique.

Un quatrième facteur de synthèse fut sensiblement plus marqué: celui de l'Orient musulman, qui exerça cependant, toujours, une influence nulllement comparable à celle de la suzeraineté politique.

Lorsque à Dragomirna, à Putna, les grands monastères de la Bucovine, on voit des boudins enchevêtrés qui suivent la ligne hardie des voûtes, toutes couvertes d'étoiles et de fleurs multicolores, lorsque les tombeaux des fondateurs, au lieu d'être marqués par une simple pierre plate, se présentent au dessus des dalles sous une espèce de couvercle enrubanné de moulures, lorsque des fleurs largement épanouies sont plaquées ci et là sur les lignes des nervures gothiques, il faut bien reconnaître l'inspiration des mosquées où les maîtres priaient Dieu d'une autre façon. C'est un Orient de luxe, poussé prétentieusement jusqu'au moindre détail, qui a donné à la grande église des Trois Hiérarques de Jassy ses pierres dont chacune est sculptée, d'une façon différente, de fleurs dorées. Et aussi lorsqu'en Valachie du XVII-e

siècle les portes, les fenêtres sont ornées de tulipes, de feuillages touffus, de toute cette floraison qui renvoie à l'art de la Perse, mère des „paradis", des jardins divins. Telle petite église, en marge de Bucarest, à Fundenii Doamnei, a des ornements extérieurs en stuc, offrant les arbres typiques, les paons affrontés, les lampes pendantes de cet art persan et dans les maisons des princes et des boïars il n'y aura dans la stucature que cette mode orientale. On retrouvera cette même coutume nouvelle dans les miniatures, si variées, des manuscrits de l'époque, dans les lettres ornées des documents valaques de la seconde moitié du siècle, avec leurs fleurs épanouies sortant d'un riche feuillage. L'imprimerie, qui avait commncé par dès formes vénitiennes au XVI-e siècle, pour prendre les types de la Renaissance adoptés chez les Russes de Pologne, chez ceux de Moscou et chez les Transylvains, se plie, dans des formes charmantes, aux mêmes besoins de la mode, sous la direction du moine Anthime d'Ibérie, devènu archevêque de Valachie.

L'Italie de cette même époque, la France de Louis XIV n'ont rien donné, sauf cette Annonciation unique sculptée en marbre sur la porte d'entrée de l'église de Golia à Jassy. Il n'en est pas de même pour la Venise, encore triomphante, de la fin de ce XVII-e siècle. C'est de là, et pas autant de l'Orient, que, sous Brîncoveanu, la sculpture décorative, des encadrements, des chapiteaux, des colonnes canelées, des rampes d'escalier, des pierres tombales, prend une élan qu'elle n'avait jamais eue auparavant et que tout, dans les églises et les palais, est recouvert de la parure due aux nouveaux maîtres du ciseau. A Mogoşoaia, près de Bucarest, maison de plaisance du prince Brîncoveanu, avec ses *loggie* dirigées vers les jardins ou vers la rivière traversant la verdure des vergers, on se croirait à Asolo ou ailleurs dans les environs, pleins de maisons patriciennes, de Venise. La peinture elle-même, sur le clair fond bleu, dérive de l'enseignement des maîtres vénitiens.

Et, la forme typique ayant été formée par un longue oeuvre de travail, d'intelligence et de goût, accompli par une race incapable de s'isoler, de se figer dans des formes immuables, elle se répand dans des centaines, des milliers d'édifices du culte, allant jusqu'au dernier hameau, fier de son église aux chapiteaux ornés, aux riches peintures d'une charmante polychromie. De

cette façon ce qui était original par le caractère nouveau de l'ensemble devenait universellement populaire, descendant, rémunérateur, vers ces masses dont était partie, au fond de l'histoire roumaine, la première initiative d'art et qui dans des formes simples en maintenaient jalousement la tradition la plus pure.

De l'art populaire, et surtout de ses artisans même, les paysans, et de son inspiratrice, la nature de ces contrées d'un caractère si particulier, devait sortir, plus que des souvenirs de l'histoire et des traditions de l'art cultivé, la phase moderne du développement artistique des Roumains.

II.

A une époque où Bucarest et les villes valaques étaient composées de bâtisses à l'ancienne façon: grandes „cours" de boïars, retenant tout un monde d'esclaves tziganes et de serviteurs, de clients autour de l'habitation, au lumineux péristyle, du maître, églises de petites dimensions, mais contenant l'encyclopédie d'art du pays, maisonnettes de faubourg, sveltes et riantes au milieu des fleurs soignées avec amour pendant les mois d'été, et où en Moldavie l'habitation française du XVIII-e siècle s'introduisait le long des rues principales et à côté des boutiques juives à la galicienne, cette habitation de luxe à l'aise, commode et sans prétentions, avec son porche et son balcon, son grand salon arrondi s'ouvrant sur le verger séculaire et sur la pièce d'eau où attendait la barque des promenades romantiques, la nouvelle peinture paraît.

Tel de ses créateurs, Théodore Aman, étudie avec passion en France, dans le Paris des ateliers et des conventions. Il en revient savant en fait de technique correcte et élégante et brosse de grands tableaux de luttes, de tragédies princières, de scènes officielles dans le monde contemporain. Le pittoresque l'attire: le paysan au bonnet de laine, la femme à la chemise brodée, le Tzigane traînant son ours enchaîné. Mais tout cela en dehors de la notion précise de la race et du milieu.

Ces éléments essentiels c'est Nicolas Grigoresco, ancien peintre d'église, qui les découvre. Il a fait aussi son pèlerinage parisien, mais s'est arrêté, en plein air, à l'époque d'un Corot et d'un Millet, dans la forêt de Fontainebleau, à Barbizon. La France l'inspire, et il en rend les coins de Bretagne, l'intimité

des petites maisons bourgeoises, la poésie du sujet quelconque dans un monde de très ancien arrangement qui passe d'une génération à l'autre. Revenu chez lui, il plonge dans l'azur des ciels immenses, il se perd dans la poussière dorée des routes, il suit le train lent des boeufs sarmates attelés aux chariots préhistoriques, il s'arrête amicalement devant le paysan qui se rend au marché et il observe d'un perçant regard ironique le petit Juif qui se chamaïlle avec sa clientèle rurale dans la place encombrée d'une bourgade moldave; il surprend l'éphèbe pastoral menant par les vaux ses brebiettes, mais surtout il adore la blanche silhouette de la jeune fille dévidant, les yeux vers l'irréel qui les enflamme, le fil de laine de son fuseau.

Le vrai art roumain était né dans la peinture. D'autres, comme Andreesco, plus triste dans sa conception de la vie paysanne et infiniment moins poète —ce qui signifie au fond, plus loin de la vérité intime des choses—, comme Luchian, jetant les lueurs infinies de sa palette, comme le reflet de son sourire ironique de valétudinaire, sur les choses indifférentes, vieilles maisons, fleurs consolatrices, portraits d'êtres aimés, comme Verona, d'une si abondante création, continueront ce courant qui, malheureusement, va se perdre dans des formules de mode pouvant être tout en plus, si elles sont sincères, des indications d'avenir. Mais la sculpture d'un Severin, d'un Jalea, d'un Han, d'un Hette effleurera à peine une réalité dont elle ne s'est pas encore saisie avec le délicate vigueur des mains créatrices.

Et, quant à l'architecture, dont les règles étaient déjà posées par un Antonesco et un Mincou, elle fouille encore dans le passé, qu'elle copie trop souvent, pour découvrir un type que ne peuvent pas représenter seulement des balcons aux colonnes ouvrées, des fenêtres de chapelle funéraire, des grands toits évasés recouverts de tuiles bariolées, ni les tourelles qui demandent autre chose que la théorie monotone des fronts de grande ville. Il leur faudrait comme cadre la ville-jardin et, pour la cité moderne, quelque chose dans le genre de ce style français adapté qui a fourni de si belles allées seigneuriales aux cités de boïarie moldave."

Cette autre préface était destinée au costume, aux tapis, aux objets d'art industriel:

I.

„Ce que la Roumanie présente réunit les manifestations, dans

différents domaines, d'un art ancien et moderne, populaire et cultivé, de village et de Cour, religieux et profane, qui a les mêmes sources, s'accommode au même milieu, se transforme d'après la psychologie de la même race et, accomplissant la même oeuvre de synthèse, s'arrête au même type essentiel dans ses lignes générales.

Il s'agit d'un mélange, à caractère nettement propre, qui a pour base des coutumes et des aptitudes, descendant jusqu'à l'époque ou, des Carpathes aux montagnes de l'Asie Mineure, de l'Adriatique à la Mer Noire et à la Méditerranée, vivaient comme race dominante les Thraces, avec leurs voisins, les Illyres, qui paraissent avoir emprunté aux premiers, non seulement la langue, mais quelque chose de leurs principaux traits de psychologie populaire créatrice. Rome a imposé une certaine discipline, qui n'est pas dûe seulement à la conquête de Trajan en Dacie, mais aussi aux lentes infiltrations de pasteurs et de paysans dans la péninsule des Balcans, à cet enthousiasme débordant, à cet ingouvernable caprice qui permettait à toute individualité d'innover à son gré. Byzance a ajouté, en troisième ligne, ses splendeurs de Cour et d'Église: l'édifice du culte dans ses lignes générales lui est dû. Mais, avec les Saxons de Transylvanie et les Polonais à côté, avec les nombreuses attaches à l'Italie des origines lointaines, il y a eu de l'occidentalisme, venu à diverses reprises et appartenant à différentes influences, dans cet art sacré et dans les édifices civils qui lui correspondent. La Renaissance n'a pas été sans faire pénétrer jusque sur ces rives et dans ces vallées quelque chose de ses festons et de ses astragales. Et, pour l'époque la plus récente, des leçons ont été prises en France par des élèves dociles dont certains, le grand peintre Nicolas Grigoresco à leur tête, sont devenus de vrais créateurs.

II.

Les tapis que nous présentons, d'une si grande variété de couleurs, donnant l'impression des prés fleuris de là-bas, et d'une infinité d'inspiration dans le dessin, sont eux aussi une des branches d'un art populaire dont on trouve l'expression très ressemblante chez les peuples voisins, des Ruthènes aux Balcaniques du Sud, des Serbes aux „Turcs" d'Asie Mineure—les „tapis de Ca-

ramanie"—et même, dans une autre direction, jusque chez des Septentrionaux comme les Suédois. Ils représentent une branche des plus importantes d'un art millénaire, „préhistorique".

Ceux de la Moldavie, dans laquelle il faut faire entrer cette Bessarabie qui n'est que la terre moldave orientale des Roumains, annexée par le Tzar de Russie en 1812 en vertu d'un traité avec le Sultan et reprise tout dernièrement en vertu des principes wilsoniens, ces tapis sont aussi ceux de la Valachie proprement dite, entre l'Olt et le Danube. Ils donnent le schème de la nature: fleurs, oiseaux, animaux, figures humaines, et même de l'habitation. C'est un art stylisé, de formules abstraites, de lignes géométriques. L'ensemble éblouit par l'éclat des couleurs et la richesse du détail linéaire. Il faut un guide pour en saisir le sens, pour y découvrir tout un monde qui, en marge de l'Europe centrale, n'est pas encore l'Orient, malgré son beau soleil très souvent voilé et ses horizons voilés d'une poussière d'or.

Le tapis de Bucovine, de la terre moldave retenue par les Autrichiens de 1775 à 1918, ne se distingue pas de ce tapis de style, dans la conception duquel la partie bessarabienne du Sud dépasse toute autre région. L'exécution seule est un peu inférieure comme solidité du tissu. Alors que, dans les chemises aux manches ornées de dessins (les „rivières"), sinon dans les tabliers, où se répète la fantaisie de ces tapis, ce petit coin de Moldavie du Nord se distingue par l'énergie d'une ornementation plus épaisse et par l'usage des perles chatoyantes.

L'Olténie, l'ancienne Valachie autrichienne (de 1718 à 1739), a, au contraire, pour ses tapis et ses „écorces", un autre type. Il vient directement de la Serbie gouvernée par les Turcs, mais l'origine en est bien lointaine. Les Ottomans eux-mêmes ont enseigné à leurs sujets chrétiens un autre art que l'art „turc", qui est, nous l'avons dit, de caractère préhistorique. Ces rameaux fleuris, ces oiseaux qui volètent, ces êtres humains qui déambulent à travers ce fouillis multiforme et multicolore viennent de la Perse, prise d'un enthousiasme infini pour la nature telle qu'elle est.

III.

La Roumanie est très riche en fresques, souvent cachées sous

des couches d'enduit ou de peinture à l'huile, qu'on est en train de nettoyer—et le travail devra durer de longues années encore,— fresques dont les premières, dans la petite église „princière" de Curtea-de-Argeş, datent de ce XIV-e siècle, où, dans les Carpathes comme à l'„église des champs" à Constantinople et à Misthra, un élan vers la vérité et la réalité passe par dessus les traditions du vieil art de l'Orient chrétien. Mais les premières images sur bois sont seulement du XVI-e.

La manière de travailler reste celle des maîtres byzantins: la surface est enduite de stuc sur lequel s'étendent les couleurs[1]. Le caractère général du type reste le même [2], mais on se permet des variantes locales et personnelles. Sur la façade de l'iconostase séparant l'autel du reste de l'église, accessible aux fidèles, dans les ouvertures de ce parois de bois, sur le pupitre où changent les saints adorés chaque jour, au grenier, où s'entassent les précieux objets jetés au rebut par l'ignorance des prêtres, des millions d'icônes se présentent encore à l'oeil du visiteur, pieux, mais le plus souvent incapable de les apprécier.

Mais l'orfèvre a aussi un rôle dans ces représentations sacrées. Il recouvre le bois peint d'une „croûte" d'argent sculpté, qui le plus souvent ne tient compte que d'une façon plutôt générale des lignes du dessin, parfois trop fines pour être fidèlement suivies. Une autre oeuvre d'art est superposée à la première. Et de ce „vêtement" précieux émergent, noircies par la fumée des cierges, usées par les lèvres des adorateurs, ces parties qui doivent rester à nu: le visage et les mains.

IV.

Dans un autre domaine, les pays roumains, principauté de Valachie, fondée vers 1300, principauté de Moldavie, créée plus récemment, n'ont fait que commander, d'abord, à des artistes appartenant, tantôt à Byzance, tantôt à la Dalmatie influencée par les Vénitiens et tantôt aux Saxons des villes de la citadelle transylvaine, des ouvrages qui furent imités ensuite, peu à peu transformés, par des moines travaillant dans leur couvents

[1] Voy. le Catalogue de la collection rassemblée par la Comission des Monuments Historiques qu'a publié avant la guerre M. Virgile Drăghiceanu, aujourd'hui son secrétaire.

[2] Voy. ma contribution aux Mélages Kondakov, Prague, 1925,

à forme byzantine et à ornements gothiques et par une classe plus récente d'ouvriers libres.

Tout ce travail du métal vient donc d'ailleurs. Le Mont Athos a donné le type des croix de bois finement sculptées, entourées et enmanchées d'argent doré, dans lequel le martelet du sculpteur a creusé les fins sillons des fleurs à la façon occidentale et des lettres dont la ligne a une élégance qui n'a jamais été réalisée dans les Balcans eux-mêmes par la lettre cyrillienne, qui en a été empruntée. La filigrane de Venise, devenue populaire dans tout ce monde en deçà de l'Adriatique, fournit un ornement de plus à ces crucifix dans lesquels est incrusté l'émail bleu ou vert. Des vases du culte, de vastes patènes sont aussi très délicatement filigranés. Des boîtes en métal précieux reproduisent sur la pierre sacrée de l'autel le type de l'édifice auquel elles ont été données par la munificence des fondateurs. Les ossements des saints sont enfermés dans de grands cercueils puissamment martelés pour faire ressortir les fortes lignes du bas-relief ou dans des coffrets comme ceux qui renferment les bijoux. Des scènes religieuses: la crucification, les apôtres, la Vierge à l'enfant, sont rehaussées ainsi sur la couverture d'argent „soufflée" d'or des Évangiles. Et, pour les processions où les bannières claquent au vent, les ostensoires, les „ripides", présentent sur leur surface étoilée des saints et des séraphins au dessus du portrait, humblement esquissé, des donateurs.

V.

Le paysan conserve, sauf dans la Moldavie au delà du Séreth et dans le voisinage des villes, son beau costume ancestral. L'homme, ayant en Moldavie les longues boucles éparses des anciens guerriers, porte le bonnet de laine, dont la forme varie d'après les régions, la chemise ouverte sur la poitrine et serrée par la ceinture de laine ou de cuir étoilé de pointes en métal, le „cojoc", la „cuirasse" de peau blanche ornée de dessins, le pantalon de toile plissé sur le pied ou flottant, le manteau de bure grise ou brune qui se déploie largement. La femme, voilée après son mariage, ornée de fleurs et parfois de bandeaux de perles avant d'avoir quitté sa liberté, se revêt de la même chemise, serrée par une ceinture plus fine; la robe est remplacée par un seul tablier enroulé, d'un mouvement svelte, autour du corps,

ou de deux pièces, plus longues ou plus courtes, entières ou effilochées, d'après les régions, que la ceinture retient.

Mais le marchand et surtout le noble, le prince n'ont jamais fraternisé avec leur congénère sous le rapport du costume. Jadis ils portaient le dolman serré, le pantalon collant du Hongrois et du Polonais. Quand ceux-ci aussi se plièrent à la mode de l'Ouest, adoptée par Venise elle-même, il y eut la vaste robe de lourd brocart par dessus une pièce de vêtement plus légère, sans manches. Enfin la coutume de la Constantinople turque s'imposa et, les belles étoffes étant abandonnées, le drap foncé, sans ornement, entoura de ses plis un corps irréconnaissable, alors qu'à la place du chapeau occidental l'immense couvre-chef sphérique couronnait la tête des boïars du XVIII-e siècle, les princes eux-mêmes remplaçant le kalpak plus léger par un bonnet prismatique doublé de carton, blanc au fond, et, au côté droit, la plume d'orfèvrerie, retenue dans un noeud de pierres précieuses.

Le XIX-e siècle rendit „européens" ces boïars pittoresques de costumes et d'allures. Heureusement que la campagne conserve son document d'ancienneté et de noblesse et que la nouvelle église, la maison à la mode, fût-ce même celle „en style roumain", n'a pas remplacé les anciennes bâtisses."

NOTICES

Dans la *Slavonic Review*, décembre 1925, un coup d'oeil de M. Slatarski sur la fondation du peuple bulgare, une étude de M. Marc Beza sur „le mariage sacré dans le folklore roumain". M. Slobodan Iovanovitsch s'occupe des origines de la guerre turco-serbe de 1876-1877. M. Seton-Watson continue la publication des documents diplomatiques russes sur la «crise d'Orient» à partir de 1876. Le 2 novembre 1876 déjà Gortchacov écrit: «L'empereur est décidé à en finir. S. M. n'a plus de confiance dans la diplomatie européenne... N. A. M. [le Tzar] est résolu à agir seul et sans retard» (p. 438). Le chancelier demandait que l'Autriche-Hongrie facilite la guerre qui doit se déclancher et accordait la liberté de mouvements, si „le Cabinet de Vienne jugerait nécessaire d'entrer en Bosnie". La Roumanie elle-même ne devait pas entrer dans «le rayon de l'influence militaire autrichienne» *(ibid.)*. A recueillir ce télégramme de Gortschacov

à Chouvalov, ambassadeur de Russie à Vienne, 2 décembre 1876: „Vendredi, d'après rumeurs de Berlin, Ion Ghika doit avoir transmis à Bucarest offre du gouvernement anglais de l. 4.000.000 et matériel pour toute l'armée si la Roumanie s'oppose à l'entrée des troupes russes dans les Principautés". On parlait à Londres d'envoyer jusqu'à une armée à Tchataldscha (p. 447). L'occupation russe en Bulgarie était rejetée par l'Angleterre (p. 454). Ignatiev dépêchait le 18 décembre: «Plénipotentiaires se sont accordés sur rédaction des conditions entre Turquie et Principautés» (p. 454). Il était question d'un «règlement organique pour Bosnie, Herzégovine, Bulgarie» *(ibid.)*. Le Tzar était satisfait du résultat obtenu par Nélidov en Roumanie (p. 455). Le Sultan déclarait à Salisbury que, s'il cède, les softas le tuerent (p. 456). Ignatiev pensait à transporter la conférence à Venise *(ibid.)*. A Londres les Turcs poursuivent la „neutralisation de la Roumanie» (p. 457). Au commencement de l'année 1877 on craignait une attaque française en Alsace-Lorraine, p. 738.

* * *

Dans les *Svenska Runristarne* de M. Erik Brate, Stockholm 1926, p. 105, mention de Scandinaves qui se rendent «en „Grèce" *(til Kirkha)*.

* * *

Dans l'étude de M. Sure Lindqvist, *Vendelkultures alder och ursprung*, Stockholm 1926, un chapitre traite des «influences antérieures à 400 de la Hongrie sur la Scandinavie du Sud et de l'Est». Parmi les illustrations, l'une vient du Trésor de Pietroasa (p. 23). Monnaies byzantines de Léon et de Zénon et une monnaie romaine de Libius Severus dans le Nord, p. 72. Autres monnaies byzantines, p. 84. Est discutée aussi la question si, après de longs emprunts aux régions du Sud, le Nord en arriva à avoir un art particulier.

* * *

Dans la *Revue d'ethnographie et des traditions populaires* de 1925, M. Michel Vulpesco donne des notes, bien informées, sur les „coutumes roumaines". Les traductions, assez belles, des chansons populaires sont approximatives.

* * *

Dans la „Revue des Études napoléoniennes“, novembre-décembre 1925, des notes de M. S. Th. Lascaris sur „L'Académie ionienne“ sous Napoléon I-er. Les Français avaient établi dans la République des Sept Îles le premier établissement scolaire, la première bibliothèque, dont les matériaux furent recueillis dans les couvents, la premiére imprimerie (aussi pour le *Moniteur Ionien).* Les Russes ne purent pas changer cet état de choses (revue *Le Mercure Littéraire).* Revenus, les Français retinrent le gymnase et fondèrent l'Académie Ionienne, préparée par des associations antérieures. En 1810 il y avait une École des Beaux-Arts, qui réunit cent élèves. L'Université anglaise de 1824 s'inspira de ces traditions.

* * *

Dans l'*Acropole,* I[1], une étude de N. Iorga sur le „nouvel hellénisme“ et l'iconoclasme (considérations surtout concernant l'art de cette époque). M. Andréades résume ses études sur „l'administration financière et économique de Venise dans ses possessions du Levant“. M. J. Vinselle donne des „lettres“ sur les événements de Grèce en 1809-1824. P. 29, le pavillon de la flotte grecque: croix rouge sur fond blanc, ou d'autre couleur, avec un sabre, un serpent dévorant le croissant et l'invocation grecque de la «liberté ou la mort». „Chaque île a le sien.“ On croyait qu'Alexandre Ypsilanti „marche sur Andrinople“ (p. 30). Sur les querelles des chefs en 1824, pp. 31-32. Les guerriers grecs ressemblent à des „squelettes ambulans“ (p. 32). Sur la flotte turque, p. 35. M. Gabriel Vauthier s'occupe „d'un projet de partage de la Turquie entre la France et la Russie en 1808“, celui présenté par le ministre des Affaires Extérieures de Napoléon, Champagny. La Russie aurait les Principautés, sauf la Petite Valachie et la Bulgarie Orientale, les autres parties valaques et bulgares revenant à l'Autriche; la France obtiendrait „la Bosnie, l'Albanie, la Morée, la Grèce“, la Roumélie de Sud jusqu'aux Dardanelles, et l'Autriche y ajouterait la Croatie et une partie de la Bosnie (cette Puissance conserverait Trieste). Il y aurait des Dardanelles françaises, ouvrant le chemin de l'Asie. Champagny rappelle que, au cours de l'expédition d'Égypte, Bonaparte avait été salué par les Grecs au cap Matapan (p. 47). L'Empire latin de Constantinople donne des droits à la

France sur la Capitale, désirée par la Russie aussi (p. 48). Et on donnait, en échange, aux Russes un morceau de Suède *(ibid.)*. Des objections sont présentées par Champagny lui-même: danger de permettre l'établissement des Russes à Constantinople, d'affaiblir la Turquie, de créer une Grèce non viable.

* * *

Le Messager d'Athènes publie dans ses nos. 946 et suiv. la traduction du livre italien de M. Costas Kérofilas sur „Un prince italien dans l'Empire de Byzance".

* * *

M. Thaddée Kowalski publie une «Turquie après la guerre» *(Turcja powojenna)*, dans la «Bibljoteka wschodnia» (Lwów-Varsovie-Cracovie 1925).

* * *

M. Alexandre Czolowski donne dans une belle édition une „esquisse historique" sur les «Marins en Pologne» *(Marynarka w Polsce*, Lwów-Varsovie-Cracovie, 1922).

* * *

Dans le *Starinar* de Belgrade (1925), M. Bréhier publie une étude sur „l'art serbe et l'art roumain au moyen-âge". Nous en donnerons la traduction en français par Mlle Pavlovitch.

* * *

Dans les «Mélanges d'histoire du mogen-âge offerts à M. Ferdinand Lot par ses amis et ses élèves» (Paris 1925), M. G. Millet précise «l'origine du logothète général» (τοῦ γενικοῦ ou τοῦ εἰδικοῦ, γενικὸς ou εἰδικὸς), constaté sous le règne de Justinien II, comme venant des anciens *discussores*, contrôleurs, mais exerçant la justice du «comes largitionum». Les sceaux publiés par M. Lihatschev ont aidé à ces conclusions.

* * *

M. Douchane J. Popovitsch publie pour l'Académie serbe une étude sur la Batschka, comme première partie d'une exposition plus large comprenant toute la Voévodine. C'est un travail de statistique, mais aussi d'histoire.

* * *

Le no. du 31 décembre du Νέος Ἑλληνομνήμων comprend des lettres de Théodore, Métropolite de Cyzique, à l'empereur Constantin surtout. Quelques inscriptions d'église. Des notes de Lampros sur l'histoire d'Athènes, de Sulla à 1821. Des éclaircissements sur les noms de famille athéniens. Des pages sur les ducs d'Athènes par M. William Miller (traduction de l'anglais).

* * *

Un travail de tout premier ordre par la richesse de l'information et par la méthode est celui de M. Vladimir Tschorovitsch sur le roi Tvrtko I-er Kotromanitsch (édition de l'Académie de Belgrade, 1925).

* * *

L'Académie serbe publie les volumes IX et XX des *Nasélia* de M. Cvijic.

* * *

Dans le beau numéro que la *Prager Presse* a consacré à la Roumanie (14 mars 1926) à relever les articles suivants.

Karel Kadlec, «Sur le besoin d'une étude systématique de l'histoire des relations slavo-roumaines». L'auteur, professeur à l'Université de Prague, reconnaît que dans «l'Empire bulgare renouvelé les Roumains se sont gagnés à sa fondation un mérite seulement un peu inférieur à celui des Bulgares eux-mêmes». Il se trompe cependant s'il croit que Bulgares et Coumans eussent jamais dominé dans l'aristocratie de la principauté de Valachie: si les serfs sont appelés «Roumains», ce n'est pas à cause de l'existence d'une classe dominante étrangère. Le slavon n'y a certainement jamais été une langue parlée. Le christianisme roumain n'est pas d'origine slave. M. Kadlec parle surtout de la communauté roumano-slave; dans la liste des personnes qui, parmi les slavistes, se sont occupés de ces questions, il cite «le Russe Syrku»: c'était un Roumain de Bessarabie, Sârcu.

Joseph Makurek, Le hussitisme dans les pays roumains. Parmi les propagateurs de ce mouvement il signale un Blaise de la Hongrie Inférieure, «certains étudiants de Sătmar, Oradea-Mare, Cluj» et ce Jacobus de Molda ou «de Moldavia» «mentionné dans les catalogues de l'Université de Prague». Valentin, le traducteur, en terre moldave, de l'Écriture en magyar, fut tué en

Bulgarie, où il continuait sa mission; son camarade Thomas ne passa pas le Danube et vécut encore longtemps. En 1450-1 Constantin Angelicus visite ces colons hussites de Moldavie, puis un Constantin Romanus, «prélat de S. Jean de Latran» et ennemi de l'évêque catholique de Baia; le premier qui ira le combattre, à Baia même, fut le Mineur Ladislas. En 1481 arrivent en Moldavie les Frères Bohêmes qui s'y établissent en 1490-1491. En même temps Giskra représentait l'élément militaire tchèque dans les régions des Carpathes. L'auteur croit que, si des Tchèques auraient aidé le roi Mathias contre Étienne-le-Grand, prince de Moldavie, en 1467, d'autres Tchèques auraient combattu à côté d'Étienne en 1475 et même en 1481 et 1484.

Theodor Däubler, «Par surprise en Roumanie», description des tableaux de la collection royale à Sinaia.

C Drož, «Les établissements roumains dans la Russie sous-carpathique». Renseignements sur la vie populaire.

De nombreux articles concernant la vie économique sont dûs à des collaborateurs roumains.

* * *

Dans un travail plus étendu sur les „Légendes de Troie dans l'ancienne littérature roumaine" («Mémoires de l'Académie Roumaine», 1925), M. N. Cartojan présente les formes roumaines du récit de Darès et de Dictys, Homère lui-même ayant été traduit en roumain, d'après une version française, dès la seconde moitié du XVIII-e siècle, et plus d'une fois (p. 2). La source légendaire a passé en roumain par l'emploi d'une transformation latine, dûe à Guido delle Colonne, de Benoît de Sainte-Maure. M. Cartojan trouve que l'original n'était pas serbe, mais bien grec et que le traducteur a travaillé dans la première moitié du XVII-e siècle. La comparaison des formes sous lesquelles se présentent les noms propres lui a servi pour arriver à cette conclusion, qui est certaine. Mais certains noms prouvent aussi l'emploi d'une version serbe. Au commencement l'„Histoire de Troie" était intercalée dans un chronographe traduit du grec. Elle ne paraît avoir été considérée que plus tard comme une oeuvre indépendante. Sur la question des chronographes nous nous étions déjà arrêtés à certaines conclusions définitives dans notre «Histoire de la littérature roumaine» (en

roumain; le premier volume vient de paraître dans une nouvelle forme) et dans une notice de la «Byzantinische Zeitschrift». Le nom du didascale Grégoire Buză est-il bien celui d'un des traducteurs? L'auteur signale le meilleur manuscrit de l'„Histoire".

* * *

The Siege of Vienna by the Turks in 1683, translated in to greek from an Italian work published anonymously in the year of the siege by Jeremias Cacavelas, edited with english translation by F. H. Marshall, Cambridge 1925.

Ce beau volume commence par une étude sur le moine de Crète, médecin à ses heures, précepteur du grand «humaniste» roumain Démétrius Cantemir, philosophe et traducteur de liturgies qui fut Jérémie Kakavelas. M. Marshall remarque que Jérémie avait fait des études à Leipzig et à Vienne, où il a connu Jean Olearius, qui mentionne ces relations dans son édition de Philippe de Chypre. Le manuscrit que publie M. Marshall le montre hégoumène de Plăviceni en 1686 et en rapports avec le prince lettré de Valachie, Şerban Cantacuzène, pour lequel il fit aussi l'éloge funebre de sa fille Smaragda, mariée à Grégoire Băleanu. Il est bien certain que l'Εἴδησις ἱστορική, écrite par lui entre 1714 et 1716, lorsqu'il était hiérokéryx de l'Église de Constantinople, pour consigner les événements des guerres entre Hongrois et Turcs à partir de 1660, ouvrage dédié au prince Étienne Cantacuzène (Legrand le signale sans son «Épistolaire grec», p. XIII), est le même que le récit du siège de Vienne. Malheureusement l'éditeur ne connaît pour l'histoire roumaine que Xénopol. Avec la *Bibliographie* de Bianu et Hodoş, avec mon édition récente de la Vie latine du prince Constantin Cantemir par son fils Démétrius il aurait trouvé bien d'autres renseignements sur son personnage. Le texte est annoté par l'éditeur aussi au point de vue historique.

Ce qui est important au plus haut degré c'est la préface, dans laquelle Jérémie invite le grand prince d'une petite province, l'héritier des basileis constantinopolitains à prendre les armes pour imiter l'exemple des héros de la Bible et délivrer du joug des Infidèles la chrétienté orientale.

* * *

Dans un petit travail intitulé *Mégalitni pametnitzi i moguìlchta*, Sofia, 1925, M. Karol Skorpil donne une vue d'ensemble sur les dolmens et autres monuments mégalitiques de la péninsule des Balcans.

* * *

Dans une publication du Musée de Sofia („Madarskiiat konnik", Sofia, 1925), M. André Protitsch présente le cavalier (thrace) de Madar et les inscriptions qui ont été gravées autour de cette représentation. Elles touchent aux guerres byzantino-bulgares. Pourquoi le trésor de Nagy Szent-Miklos (Sân-Nicolaul Mare) serait-il «vieux-bulgare" ? Ses formes, d'une si grande perfection, ne paraissent guère l'indiquer: on a à faire avec un travail du type oriental le plus lointain.

* * *

Des matériaux de préhistoire balcanique dans le travail de M. Raphaël Popov *(Béaliakovskoto plato pechtéri i doïstoritscheski sélischta,* Sofia 1925).

* * *

M. Protitsch publie aussi, sous le titre: *Élenskitêa tschorbadschii i téachnata kâchta* (Sofia 1925) une étude sur les vieilles maisons d'Éléna (16 reproductions). Un tchardak à la page 20.

* * *

Dans *l'Europa orientale* du 28 février 1926 M. A. Palmieri traite de „la géographie politique de l'Ukraine soviétiste". Exposition précise et riche bibliographie. Du même un article, très bien informé, sur les provinces de l'orthodoxie. Un compte-rendu étendu sur le beau livre de M. Ptašnik, *Kultura vloska wieków srednich w Polsce,* paru en 1922 (mais l'expédition de Jean Albert, roi de Pologne, en Moldavie ne fut pas dirigée contre des «Infidèles», mais bien contre les Roumains, vieux chrétiens, de cette principauté; Charles Robert fut roi de Hongrie, et non de Pologne).

* * *

Dans le Νέος Ἑλληνομνήμων, XX, des notes sur l'église grecque de Naples (mention d'un Thomas Assan le Paléologue et d'autres membres de cette famille, établie dans le royaume au commencement du XVI-e siècle). Des notes sur le journal grec de Vienne, p. 49. Une lettre au beg d'Ada-Kaleh en 1812, p. 52. De qui l'article „Athènes sous les Francs" ?

* * *

M. Bogdan D. Filov donne dans „La Bulgarie d'aujourd'hui" un coup d'œil sur ce qu'on a trouvé de romain sur le territoire bulgare.

* * *

M. André Protitsch publie *(Vodatsch za narodniia mouzéei v Sofia)* un Guide du Musée de Sofia. Le travail est très riche et très précis; les illustrations nombreuses et bien venues. A signaler les idoles préhistoriques aux pages 81 et 83. Des vases intéressants aux pages 89, 91 et 97. D'autres en forme d'animaux à la page 94. Bizarre ornement d'urne (déjà reproduit) à figure d'animal fantastique se ruant à l'attaque, p. 111. La partie romaine n'est pas moins importante. Une belle mosaïque du IV-e siècle (arbres, oiseaux, etc.) à la page 125. Le relief de la page 147 (de Sozopolis) est vrainement remarquable. Tête de Gordien III trouvée à Nicopolis ad Istrum, p. 152. Un diplôme militaire de 237 aux pages 154-155. Une large préface ouvre le chapitre consacré à Byzance. Une inscription du Tzar Michel Assan, p. 187. Des sculptures en marbre venant de Preslav et de Mésembrie, pp. 188, 191, 192, 193, 198, 199, 200. Très curieux le buste de marbre du Christ trouvé à Mehmed-Keui, p. 189. Un bas-relief portant un lion, découvert à Salonique, p. 190. Des bas-reliefs très fins présentant des animaux fantastiques, pp. 196-197. Une δέησις de SS. Pierre et Paul de Trnovo, p. 201. Une très belle Dormition de la Vierge, avec un saint qui essuie ses yeux et tout un groupe délicieusement couché sur le cercueil, qui ne demande pas le châtiment du Juif profanateur, p. 203. Une image de la Vierge, de Mésembrie, est parmi les plus belles qu'on connaisse (p. 207; voy. aussi le Christ à la p. 209, ceux des pp. 213, 215-221). Les portraits de Kaloïanne et de Désislava, p. 217; ceux d'Assan et d'Irène, p. 219, ceux des fondateurs du couvent de Batsch-

kov, p. 222, ceux de celui de Dragalevski, p. 227. Les monnaies sont décrites sur les p. 230 et suiv. Il y en a de la Dacie, de Viminacium, de Kalatis, de Dionysopolis, d'Istria, d'Odessos, de Marcianopolis, de Tomis, de Nicopolis ad Istrum, d'Anchiale, d'Énos, de Mésembrie, des Odryses, des rois thraces Sparadoc, Seutès I-er, Amadoc I-er, Térès II, Cotys I-er, Chersoblepte, Chebritelmis, Seutès III, Cotys II, Berguéi, Sadala II, Kétripore, Lysimaque, Cavare, Seratoc, Seutès IV, Skostok, Mostis, Adéi, Rémétalcès, Cotys V, Rescoupore, Rémétalcès III, des rois scythes Kanitès, Charaspe, Acrosandre, Saria, Trakia. Les monnaies bulgares sont reproduites avec soin. Michel Chichman (1323-1330) a l'aspect de chevalier occidental qu'on rencontre aussi dans le type des princes roumains contemporains (p. 276). La partie consacrée à l'art nouveau présente plus d'une fois des pièces intéressantes. A signaler le portrait, par Nicolas Pavlovitsch, du docteur Pierre Béron qui a passé une partie de sa vie à Craiova en Roumanie, p. 305. Belle vue, par Morozov, du couvent de S. Naoum sur le lac d'Ochrida, p. 366. Excellente table alphabétique. I.

* * *

L'Académie Roumaine comprend dans ses „Mémoires" une étude de N. Iorga sur les pages imprimées roumaines qui se conservent à la bibliothèque d'Upsal: il s'agit du Liturgiaire en langue roumaine publié en 1679 par le célèbre Métropolite moldave Dosithée; est signalé aussi un manuscrit slavon donné à Sparvenfeld, le voyageur suédois, par Nicolas Milescu, boïar de Moldavie qui passa au service du Tzar et fut un des premiers explorateurs de la Chine.

* * *

La première partie du tome III des „Mélanges de l'École roumaine en France" contient une étude approfondie sur cette personnalité bizarre et hautement intéresante. L'auteur, M. P. P. Panaitescu, qui, a donné aussi aux éditions de l'Académie de Bucarest une analyse étendue des rapports entre les chroniques moldaves et les ouvrages polonais similaires, finit par une bibliographie des oeuvres de Milescu. Émile Picot s'en était occupé déjà et les „Mélanges" consacrent une étude de M. Georgescu-Tistu sur le professeur français, jadis secrétaire de Carol I-er".